

Houria Bouteldja

Les Blancs,

les Juifs et nous

**Vers une politique
de l'amour révolutionnaire**

**La fabrique
éditions**

Houria Bouteldja
Les Blancs, les Juifs et nous
2016

[Fusillez Sartre !](#)

[Vous, les Blancs](#)

[Vous, les Juifs](#)

[Nous, les Femmes Indigènes](#)

[Nous, les Indigènes](#)

[Allahou akbar !](#)

[Notes](#)

[Chez le même éditeur](#)

Heureux soient les fêlés, ils laisseront passer la lumière !

Je voudrais ici remercier trois grands fous que Dieu a eu la bonté de mettre sur mon chemin et sans lesquels ce livre n'aurait pas pu exister. J'entends par « fous » des militants radicaux qui agissent par idéal, sans trop réfléchir aux conséquences de leurs actes, qui prennent des risques, sans trop se préoccuper de leur intérêt immédiat, et qui rendent la vie plus légère parce qu'avec eux, militer c'est aussi rigoler. Ceux qui ont eu la chance de les rencontrer savent de quoi je parle.

Je pense d'abord à Youssef Boussoumah, militant increvable de la cause palestinienne à qui je dois d'avoir patiemment pallié mon inculture politique, à Ramon Grosfoguel, mon frère, professeur à UC Berkeley, pour sa foi, son engagement inébranlable et sa profonde amitié, et enfin, à Sadri Khiari, mon alter ego, à qui j'ai le sentiment de devoir l'essentiel. Si pour des raisons évidentes, je n'avais pas dédié ce livre à mon père, c'est à lui que j'aurais rendu cet hommage. Ma profonde gratitude va aussi à tous les militants du PIR, à ceux qui nous ont rejoints récemment comme à ceux de la première heure et en particulier à Mehdi Meftah, Hassan Mezine, M'baïreh Lisette, Nadia Tengout et Atman Zerkaoui. Que les autres me pardonnent de ne pas tous les évoquer. Elle va à tous les militants du réseau décolonial euro-américain sur lequel je fonde beaucoup d'espoir et en particulier à Marta Araujo, Paola Bacchetta, Hatem Bazian, Claire Grosfoguel, Sandew Hira, Nelson Maldonado Torrès, Arzu Merali, Andrea Meza, Kwamé Nimako, Nordine Saidi, Salman Sayyid, Boaventura de Suza Santos et Silvia Rodriguez Maeso.

Je voudrais également remercier d'autres frères, sœurs, amis, compagnons de route qui ont croisé le chemin des Indigènes et que je crois coresponsables de ce livre. Je pense notamment à toute la galaxie des « islamo-gauchistes » et des anticolonialistes que je fréquente. Ils sont à la fois trop peu pour peser dans les rapports de

forces politiques mais trop nombreux pour être, ici, tous cités. Je pense notamment à Hamid Amara, Omar Benderra, Hassan Benghabrit, Henri Braun, Walid Charara, Raphaël Confiant, Christine Delphy, Alain Gresh, Laurent Lévy, Franco Lollia, Gus Massiah, Saidou Zepetista, Joby Valente... Les autres se reconnaîtront sûrement.

Un grand merci à René Monzat, Saadane Sadgui, Christophe Montaucieux et Félix Boggio Ewanjé-Epée pour leur lecture attentive, leurs conseils avisés et leur amitié.

Un autre grand merci à mes éditeurs. D'abord, à Eric Hazan pour son enthousiasme et sa confiance précieuse et généreuse, ainsi qu'à Stella Magliani-Belkacem pour son professionnalisme, son amitié et son grand dévouement.

Un dernier salut amical à tous les militants de l'immigration d'hier et d'aujourd'hui, en particulier à Ali el Baz et Saad Abssi mais aussi à ceux que j'ai connus et qui nous ont quittés. Je pense à Mouloud Aounit et à Hamida Ben Sadia. Et puisqu'il faut saluer les morts, mon tout dernier hommage ira à Larbi Ben M'hidi pour qui j'éprouve une profonde admiration et à Fernand Iveton dont le sacrifice ne finit pas de m'émouvoir et de me bouleverser. Juste avant d'être guillotiné, il a déclaré : « La vie d'un homme, la mienne, compte peu. Ce qui compte, c'est l'Algérie, son avenir. Et l'Algérie sera libre demain. Je suis persuadé que l'amitié entre Français et Algériens se ressoudera. » Il était loin du compte et ma peine n'en est que plus profonde. Qu'ils reposent en paix.

Quelques précisions sur le texte qui suit : mon expérience et ma sensibilité, je les puise dans l'histoire et le présent de l'immigration maghrébine, arabo-berbéro-musulmane. C'est à partir de cette trajectoire que je m'exprime. Par ailleurs, j'emprunte la formule « amour révolutionnaire » à Chela Sandobal, une militante chicana chez qui je l'ai entendue pour la première fois. Je ne sais pas quel contenu elle lui donnait mais l'expression m'a plu. Enfin, les catégories que j'utilise : « Blancs », « Juifs », « Femmes indigènes » et « indigènes » sont sociales et politiques. Elles sont des produits de l'histoire moderne au même titre qu'« ouvriers » ou « femmes ». Elles n'informent aucunement sur la subjectivité ou un quelconque déterminisme biologique des individus mais sur leur condition et leur statut.

Fusillez Sartre !

« Fusillez Sartre ! » Le philosophe français prend position en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Il s'attire les foudres de milliers d'anciens combattants sur les Champs-élysées ce 3 octobre 1960. Sartre n'est pas Camus. Sartre dont la première révolte, confie-t-il, a été de découvrir à quatorze ans que les colonies étaient « une mainmise de l'état » et une « activité absolument déshonorante ». Et il ajoute : « La liberté qui me constituait comme homme constituait le colonialisme comme abjection¹. » En matière de colonialisme et de racisme, fidèle à sa conscience d'adolescent, il ne se trompera presque jamais. On le retrouvera mobilisé contre le « cancer » de l'apartheid, contre le régime ségrégationniste des États-Unis, en soutien à la révolution cubaine et au Viêt Minh. Il se déclarera même porteur de valises du FLN*. Non, décidément, il n'est pas ce Camus contre lequel l'Algérien et poète Kateb Yacine prononcera un réquisitoire implacable.

« Abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre². » Sartre ne s'est jamais prétendu pacifiste. Il le démontre une fois de plus en 1972 lors des Jeux olympiques de Munich. En conformité avec ses engagements en Algérie, il considère que le terrorisme est certes « une arme terrible » mais que les opprimés n'en ont pas d'autres. Pour lui, l'attentat de Septembre noir qui a coûté la vie à onze membres de l'équipe israélienne est « parfaitement réussi », étant donné que la question palestinienne avait été posée devant des millions de téléspectateurs à travers le monde « plus tragiquement qu'elle ne l'est jamais à l'ONU, où les Palestiniens ne sont pas représentés³ ».

Le sang de Sartre a giclé. Je n'ai aucun mal à imaginer son déchirement lorsqu'il prend position en faveur de Septembre noir. Il

s'est mutilé l'âme. Mais le coup fatal n'a pas été donné. Sartre a survécu. Car l'homme de la préface des *Damnés de la terre* n'a pas achevé son œuvre : tuer le Blanc. Sartre n'est pas Camus, mais il n'est pas Genet non plus. Car au-delà de son empathie pour les colonisés et leur légitime violence, pour lui, rien ne viendra détrôner la légitimité de l'existence d'Israël.

En 1948, il prend position pour la création de l'état hébreu et défend la paix sioniste, pour « un état indépendant, libre et pacifique ». À l'instar de Simone de Beauvoir, il est favorable à l'immigration des Juifs en Palestine⁴. « Il faut donner des armes aux Hébreux : voilà la tâche immédiate des Nations unies », proclame-t-il. Nous ne pouvons pas nous désintéresser de la cause hébraïque, à moins que nous acceptions qu'on nous traite, nous aussi, d'assassins⁵. Et il poursuit : « Il n'y a pas de problème juif. C'est un problème international. Je considère que le devoir des Aryens est d'aider les Juifs⁶. Le problème intéresse toute l'humanité. Oui, c'est un problème humain. » En 1949, il dira : « Il faut se réjouir qu'un état israélien autonome vienne légitimer les espérances et les combats des Juifs du monde entier. [...] la formation de l'état palestinien⁷ doit être considérée comme un des événements les plus importants de notre époque, un des seuls qui permettent aujourd'hui de conserver l'espoir⁸. »

L'espoir de qui ?

Lui qui proclamait « C'est l'antisémite qui fait le Juif », le voilà qui prolonge le projet antisémite sous sa forme sioniste et participe à la construction de la plus grande prison pour Juifs. Pressé d'enterrer Auschwitz et de sauver l'âme de l'homme blanc, il creuse le tombeau du Juif. Le Palestinien était là par hasard. Il lui écrase la gueule. La bonne conscience blanche de Sartre... C'est elle qui l'empêche d'accomplir son œuvre : liquider le Blanc. Pour exterminer le Blanc qui le torture, il aurait fallu que Sartre écrive : « Abattre un Israélien, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre. » Se résoudre à la défaite ou à la mort de l'opresseur, fût-il Juif. C'est le pas que Sartre n'a pas su franchir. C'est là sa faillite. Le Blanc résiste. Le philosémitisme n'est-il pas le dernier refuge de l'humanisme blanc ?

Dans son éditorial des *Temps modernes* consacré au « conflit » israélo-palestinien⁹, quelques jours avant la guerre de 1967, Sartre persiste et signe. Sa fidélité au projet sioniste, bien que contrariée par les excès d'Israël, reste intacte. Josie Fanon, veuve de Frantz Fanon, lui reprochera de s'être associé aux « clameurs hystériques de la gauche française » et demandera à François Maspero de supprimer la préface de Sartre aux *Damnés de la terre* des éditions ultérieures. « Il n'y a plus rien de commun entre Sartre et nous, entre Sartre et Fanon. Sartre qui rêvait en 1961 de se joindre à ceux qui font l'histoire de l'homme est passé dans l'autre camp. Le camp des assassins. Le camp de ceux qui tuent au Vietnam, au Moyen-Orient, en Afrique, en Amérique latine¹⁰. » Non, Sartre n'est pas Genet. Et Josie Fanon le savait.

En 1975, n'a-t-il pas protesté avec Mitterrand, Mendès France et Malraux – admirable brochette – contre la résolution de l'ONU assimilant très justement le sionisme au racisme¹¹ ?

Salauds d'Arabes ! Leur obstination à nier l'existence d'Israël retarde « l'évolution du Moyen-Orient vers le socialisme »... et éloigne les perspectives d'une paix qui allégerait le spleen sartrien et sa conscience malheureuse. En 1976, son vœu sera exaucé. Le président égyptien Sadate ira se recueillir devant le mémorial des martyrs de l'holocauste nazi. La même année, il se voit décerner le titre de docteur *honoris causa* de l'université de Jérusalem à l'ambassade d'Israël. Sartre mourra anticolonialiste et sioniste. Il mourra Blanc. Ce ne sera pas le moindre de ses paradoxes.

En cela, il est une allégorie de la gauche française de l'après-guerre.

Sartre ne fait pas partie de la vague des « nouveaux philosophes » et ne peut décemment pas être tenu pour responsable de l'avènement de la social-démocratie et de sa mission cardinale : enterrer le socialisme pour sauver le capitalisme. Si la gauche actuelle était à l'image de ses engagements, nous ne pourrions que nous en féliciter. Mais, on est malgré tout en droit de penser que sa blanchité en a dessiné l'inflexion.

Sartre n'a pas su être radicalement traître à sa race. Il n'a pas su être Genet... qui s'est réjoui de la débâcle française en 1940 face aux Allemands, et plus tard à Saïgon et en Algérie. De la raclée de Dien

Bien Phu. Parce que voyez-vous, la France occupée, c'était bien aussi une France coloniale, n'est-ce pas ? La France résistante, c'était bien aussi celle qui allait répandre la terreur à Sétif et Guelma un certain 8 mai 1945, puis à Madagascar, puis au Cameroun ? « Quant à la débâcle de l'armée française, c'était également celle du grand état-major qui avait condamné Dreyfus, non ? » Car, certes, il y a le conflit de classe, mais il y a aussi le conflit de race.

Ce que j'aime chez Genet, c'est qu'il s'en fout d'Hitler. Et paradoxalement, il réussit à mes yeux à être l'ami radical des deux grandes victimes historiques de l'ordre blanc : les Juifs et les colonisés. Il n'y a aucune trace de philanthropie chez lui. Ni en faveur des Juifs, des Black Panthers ou des Palestiniens. Mais une colère sourde contre l'injustice qui leur était faite par sa propre race. N'a-t-il pas accueilli la suppression de la peine de mort en France avec une indifférence cynique alors que la bienséance ordonnait une dévote émotion et célébrait ce nouveau pas vers la civilisation ? La position de Genet tombe comme un couperet sur la tête de l'Homme blanc : « Tant que la France ne fera pas cette politique qu'on appelle Nord-Sud, tant qu'elle ne se préoccupera pas davantage des travailleurs immigrés ou des anciennes colonies, la politique française ne m'intéressera pas du tout. Qu'on coupe des têtes ou pas à des hommes blancs, ça ne m'intéresse pas énormément¹². » Parce que « faire une démocratie dans le pays qui était nommé autrefois métropole, c'est finalement faire encore une démocratie contre les pays noirs ou arabes ». Il y a comme une esthétique dans cette indifférence à Hitler. Elle est vision. Fallait-il être poète pour atteindre cette grâce ? L'empressement compulsif des principales formations politiques à faire du dirigeant nazi un accident de l'histoire européenne et à réduire Vichy et toutes les formes de collaboration à de simples parenthèses ne pouvait pas tromper l'« ange de Reims¹³ ». J'ai bien dit « indifférence ». Pas empathie, pas collusion. Pouvait-il agonir Hitler et épargner la France qui s'était montrée si « vache en Indochine et en Algérie et à Madagascar » ? « Grisant », c'est comme cela qu'il décrit son sentiment devant la défaite française face à Hitler. Pouvait-on allègrement se réjouir de la fin du nazisme tout en s'accommodant de sa genèse coloniale et de la poursuite du projet impérialiste sous d'autres formes ? Pouvait-on impunément isoler la geste nazie du reste de l'histoire des crimes et

génocides occidentaux ? Avait-on le droit moral de décharger les barques française, anglaise et états-unienne pour charger la barque allemande ? Les mots de Césaire remontent à la surface : « Le nazisme est une forme de colonisation de l'homme blanc par l'homme blanc, un choc en retour pour les Européens colonisateurs : une civilisation qui justifie la colonisation [...] appelle son Hitler, je veux dire son châtiment. » En effet, Hitler, écrit Césaire, a « appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique ».

Ce que j'aime aussi chez Genet, c'est qu'il n'éprouve aucun sentiment obséquieux à notre égard. Mais il sait discerner la proposition invisible faite aux Blancs par les militants radicaux de la cause noire, de la cause palestinienne, de la cause du tiers-monde. Il sait que tout indigène qui se dresse contre l'homme blanc lui offre dans le même mouvement la chance de se sauver lui-même. Il devine que derrière la résistance radicale de Malcolm X, il y a son propre salut. Genet le sait et à chaque fois qu'un indigène lui a offert cette opportunité, il l'a saisie. C'est pour cela que d'outre-tombe, Malcolm X aime Genet. Il n'y a qu'entre ces deux hommes que le mot « paix » a un sens. Il a un sens car il est irrigué par l'amour révolutionnaire.

Mais Malcolm X ne peut pas aimer Genet sans *avant tout* aimer les siens. C'est son legs à tous les non-Blancs du monde. Grâce à lui, je suis une héritière.

D'abord, il faut nous aimer...

Pourquoi j'écris ce livre ? Sans doute pour me faire pardonner mes premières lâchetés de cette chienne de condition indigène. La fois où, lycéenne, en route pour un voyage scolaire à New-York, je demande à mes parents qui m'accompagnent à l'aéroport de rester cachés à la vue des professeurs et camarades de classe parce que « les autres parents n'accompagnent pas leurs enfants ». Bobard à deux balles. J'avais honte d'eux. Ils faisaient trop pauvres et trop immigrés avec leurs têtes d'Arabes alors qu'ils étaient fiers de me voir m'envoler vers le pays de l'Oncle Sam. Ils n'ont pas protesté. Ils se sont cachés et j'ai cru naïvement qu'ils avaient tout avalé. Je ne me rends compte qu'aujourd'hui qu'ils m'ont accompagnée dans le mensonge. Ils l'ont même soutenu sans broncher pour me permettre d'aller plus loin qu'eux. Et puis, avoir honte de soi, chez nous, c'est comme une

deuxième peau. « Les Arabes, c'est la dernière race après les crapauds », disait mon père. Une phrase qu'il avait sûrement entendue sur un chantier et qu'il a fait sienne par conviction de colonisé. À l'aéroport, il n'allait pas se dédire. Depuis, il a été emporté par un cancer de l'amiante. Un cancer d'ouvrier. Oui, je dois me faire pardonner de lui.

Pourquoi j'écris ce livre ? Parce que je ne suis pas innocente. Je vis en France. Je vis en Occident. Je suis blanche. Rien ne peut m'absoudre. Je déteste la bonne conscience blanche. Je la maudis. Elle siège à gauche de la droite, au cœur de la social-démocratie. C'est là qu'elle a régné longtemps, épanouie et resplendissante. Aujourd'hui, elle est défraîchie, usée. Ses vieux démons la rattrapent et les masques tombent. Mais elle respire encore. Dieu merci, elle n'a pas réussi à conquérir mon territoire. Je ne cherche aucune échappatoire. Certes, le rendez-vous avec le grand Sud me terrifie mais je me rends. Je ne fuis pas le regard des sans-papiers et ne détourne pas le mien des crève-la-dalle de harragas qui viennent échouer sur nos rives, morts ou vivants. Je préfère cracher le morceau, je suis une criminelle. Mais d'une sophistication extrême. Je n'ai pas de sang sur les mains. Ce serait trop vulgaire. Aucune justice au monde ne me traînera devant les tribunaux. Mon crime, je le soustraie. Entre mon crime et moi, il y a la bombe. Je suis détentrice du feu nucléaire. Ma bombe menace le monde des métèques et protège mes intérêts. Entre mon crime et moi, il y a d'abord la distance géographique et puis la distance géopolitique. Mais il y a aussi les grandes instances internationales, l'ONU, le FMI, l'OTAN, les multinationales, le système bancaire. Entre mon crime et moi, il y a les instances nationales : la démocratie, l'état de droit, la République, les élections. Entre mon crime et moi, il y a les belles idées : les droits de l'homme, l'universalisme, la liberté, l'humanisme, la laïcité, la mémoire de la Shoah, le féminisme, le marxisme, le tiers-mondisme. Et même les porteurs de valises. Eux, ils sont à la cime de l'héroïsme blanc. Je les respecte pourtant. J'aimerais les respecter plus mais ils sont déjà les otages de la bonne conscience. Les faire-valoir de la gauche blanche. Entre mon crime et moi, il y a le renouveau et les métamorphoses des grandes idées au cas où la « belle âme » viendrait à se périmer : le commerce équitable, l'écologie, le commerce bio. Entre mon crime et moi, il y a la sueur et le salaire de mon père, les

allocations familiales, les congés, les droits syndicaux, les vacances scolaires, les colonies de vacances, l'eau chaude, le chauffage, les transports, mon passeport... Je suis séparée de ma victime – et de mon crime – par une distance infranchissable. Cette distance s'étire. Les checks points de l'Europe se sont déplacés vers le sud. Cinquante ans après les indépendances, c'est le Maghreb qui mate ses propres ressortissants et les Noirs d'Afrique. J'allais dire « mes frères africains ». Je n'ose plus maintenant que j'ai avoué mon crime. Adieu Bandung. Il arrive parfois que la distance entre mon crime et moi se rétrécisse. Des bombes explosent dans le métro. Des tours sont percutées par des avions et s'effondrent comme des châteaux de cartes. Les journalistes d'une célèbre rédaction sont décimés. Mais immédiatement, la bonne conscience fait son œuvre. « Nous sommes tous Américains ! », « Nous sommes tous Charlie ». C'est le cri du cœur des démocrates. L'union sacrée. Ils sont tous Américains. Ils sont tous Charlie. Ils sont tous Blancs.

Si j'étais jugée pour mon crime, je ne jouerais pas la vertu offensée. Mais je plaiderais les circonstances atténuantes. Je ne suis pas tout à fait blanche. Je suis blanchie. Je suis là parce que j'ai été vomie par l'Histoire. Je suis là parce que les Blancs étaient chez moi, et qu'ils y sont toujours. Ce que je suis ? *Une indigène de la république*. Avant tout, je suis une victime. Mon humanité, je l'ai perdue. En 1492 puis de nouveau en 1830^{**}. Et toute ma vie, je la passe à la reconquérir. Toutes les périodes ne sont pas d'égale cruauté à mon égard, mais ma souffrance est infinie. Depuis que j'ai vu sur moi s'abattre la férocité blanche, je sais que plus jamais je ne me retrouverai. Mon intégrité est perdue pour moi-même et pour l'humanité à jamais. Je suis une bâtarde. Je n'ai plus qu'une conscience qui réveille mes souvenirs de 1492. Une mémoire transmise de génération en génération qui résiste à l'industrie du mensonge. Grâce à elle, je sais avec l'assurance de la foi et une joie intense que les « Indiens » étaient « les gentils ». C'est vrai, ma bombe protège mes intérêts d'indigène aristocrate mais en fait, je n'en suis qu'une bénéficiaire accidentelle. Je n'en suis pas la principale destinataire, loin s'en faut, et mes immigrés de parents encore moins. Je suis dans la strate la plus basse des profiteurs. Au-dessus de moi, il y a les profiteurs blancs. Le peuple blanc, propriétaire de la France : prolétaires, fonctionnaires, classes

moyennes. Mes oppresseurs. Ils sont les petits actionnaires de la vaste entreprise de spoliation du monde. Au-dessus, il y a la classe des grands possédants, des capitalistes, des grands financiers qui ont su négocier avec les classes subalternes blanches, en échange de leur complicité, une meilleure répartition des richesses du gigantesque hold-up et la participation – très encadrée – au processus de décision politique qu'on appelle fièrement « démocratie ». Mes concitoyens blancs croient à la démocratie. Ils ont *intérêt* à y croire. C'est pour ça qu'elle est une divinité chez eux. Mais leur conscience est chiffonnée. Elle cherche plus de confort. Dormir en paix c'est essentiel. Et se réveiller fier de son génie propre, c'est encore mieux. L'enfer, c'est les autres. Il fallait inventer l'humanisme et il fut inventé.

Et puis, le Sud, je le connais, j'en suis. Mes parents l'ont transporté avec eux en s'installant en France. Eux y sont restés et moi, il m'a agrippée et ne m'a jamais quittée. Il s'est installé dans ma tête et a juré de ne jamais en sortir. Et même de me torturer. Tant mieux. Sans lui, je ne serais qu'une parvenue. Mais il est là et il m'observe avec ses grands yeux.

Pourquoi j'écris ce livre ?

Parce que je partage l'angoisse de Gramsci : « Le vieux monde se meurt. Le nouveau est long à apparaître et c'est dans ce clair-obscur que surgissent les monstres. » Le monstre fasciste, né des entrailles de la modernité occidentale. Certes, l'Occident n'est plus ce qu'il était. La Chine s'est éveillée. Je ne trouve aucune raison de m'en réjouir mais je suis sûre en revanche que le déclin du squatteur de l'Olympe est une bonne nouvelle pour l'humanité. Pourtant, je le crains terriblement. Lui et sa manie de tendre son bras droit en temps de crise aiguë. Comment va-t-il nous broyer dans ses convulsions ? Pour conjurer ce funeste sort, certains diront que « l'homme africain n'est pas suffisamment rentré dans l'histoire », d'autres que « toutes les civilisations ne se valent pas » ou encore célébreront « l'œuvre positive de la France dans ses colonies ». C'est le chant du cygne. Les mots de Césaire résonnent :

« Une civilisation qui justifie la colonisation [...] appelle son Hitler, [...] son châtement. » D'où ma question : qu'offrir aux Blancs en échange de leur déclin et des guerres que celui-ci annonce ? Une

seule réponse : la paix. Un seul moyen : l'amour révolutionnaire. Les lignes qui vont suivre ne sont qu'une énième tentative – sûrement désespérée – de susciter cet espoir. En vérité, seule mon effrayante vanité me permet d'y croire. Une vanité que je partage avec Sadri Khiari, un autre doux rêveur, qui a fait cet énoncé : « Parce qu'elle est le partenaire indispensable des indigènes, la gauche est leur adversaire premier¹⁴. »

Il faut en finir.

« Fusillez Sartre ! » Ce ne sont plus les nostalgiques de l'Algérie française qui le proclament. C'est moi, l'indigène.

* Militants blancs qui aidèrent matériellement le FLN algérien, notamment en portant des valises de billets ou d'armes.

** Conquête de l'Algérie.

Vous, les Blancs

Mafalda : « *Aujourd'hui, j'ai lu dans le journal une nouvelle déprimante. "Il y a dans le monde 43 millions d'enfants qui travaillent dans des conditions inacceptables."* »

Tu te rends compte ? C'est une information qui vient de l'Organisation internationale du travail ! 43 millions d'enfants qui doivent travailler pour vivre ! »

Suzanita : « *Et alors ? C'est notre faute peut-être ? Non ! On peut y faire quelque chose, nous ? Non !* »

La seule chose qu'on puisse faire, c'est de nous indigner et crier : "C'est un scandale !! C'EST UN SCANDALE !" Et voilà, Crie-le toi aussi : C'est un scandale !! Comme ça, l'affaire sera réglée et on pourra jouer en paix ¹⁵. »

Je pense donc je suis. Je pense donc je suis... Dieu.

Qui se cache derrière le « je » cartésien ? À l'époque où la formule est prononcée, l'Amérique avait été « découverte » depuis deux cents ans. Descartes est à Amsterdam, nouveau centre du système monde. Est-il concevable d'extraire ce « je » du contexte politique de son énonciation ? Non, répond le philosophe sud-américain Enrique Dussel. Ce « je » est un « je » conquérant. Il est armé. Il a d'un côté la puissance de feu, de l'autre, la Bible. C'est un prédateur. Ses victoires l'enivrent. « Nous devons nous rendre maîtres et possesseurs de la nature », poursuit Descartes. Le « je » cartésien s'affirme. Il veut défier la mort. C'est lui qui désormais occupera le centre. Je pense donc je suis celui qui décide, je pense donc je suis celui qui domine, je pense donc je suis celui qui soumet, qui pille, qui vole, qui viole, qui génocide. Je pense donc je suis l'homme moderne, viril,

capitaliste et impérialiste. Le « je » cartésien va jeter les fondements philosophiques de la blancheur. Il va séculariser les attributs de Dieu et les transférer vers le dieu Occident qui au fond n'est rien d'autre qu'une parabole de l'homme blanc.

C'est ainsi que vous êtes nés.

Je n'ai jamais pu dire « nous » en vous incluant. Vous ne le méritez pas. Et même si, pour forcer le destin, je le faisais, vous ne me reconnaîtriez pas. Je ne suis pas des vôtres et comme je ne suis pas une mendicante, je ne vous demanderai rien. Et pourtant, je ne me résous pas vraiment à vous exclure. Je n'en ai ni le pouvoir ni la volonté. L'exclusion est votre prérogative. Je ne suis pas vous et me refuse à le devenir. La seule chose que je veux vraiment, c'est vous échapper autant que je peux.

Je vous vois, je vous fréquente, je vous observe. Vous portez tous ce visage de l'*Innocence*. C'est là votre victoire ultime. Avoir réussi à vous innocenter. Et cette victoire devient sublime au moment où, jetant votre regard sur nous, vous nous voyez nous interroger et interroger nos frères sur notre propre culpabilité. « Si nous sommes colonisés, c'est bien parce que nous sommes colonisables¹⁶. » Nous sommes coupables, vous êtes *innocents*. Et vous avez fait de nous les gardiens de votre innocence. Cette innocence me frappe. Un nouveau-né est moins innocent. Il se pourrait même qu'il paraisse plus vicieux parfois. Vous vous êtes fait anges. Des anges affranchis de toute justice terrestre. Vous faites de vos victimes des bourreaux et de l'impunité votre royaume. Vous êtes des anges, parce que vous avez le pouvoir de vous déclarer anges et celui de nous faire barbares.

« Anges pleins de bonté, connaissez-vous la haine ? Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel

Quand la vengeance bat son infernal rappel

Et de nos facultés se fait le capitaine Anges pleins de bonté, connaissez-vous la haine¹⁷ ? »

Le 8 août 1945, à la une du *Monde*, on a pu lire : « Une révolution scientifique : Les Américains lancent leur première bombe atomique sur le Japon ». Ce sont des anges qui ont écrit ces lignes. Cinquante-

six ans plus tard, le 11 septembre 2001, ce sont ces mêmes anges qui se sont écriés : « Nous sommes tous Américains ». Nous sommes tous Américains... Nous sommes tous blancs. Blancs comme neige, comme la couleur de l'Innocence. Innocents. Les coupables se reconnaîtront. Yasser Arafat, le leader palestinien, s'est reconnu et il a immédiatement fait don de son sang aux innocents du 11 septembre. Il leur a donné le sang des Palestiniens, le mien et celui de Geronimo. Au moment où j'écris ce passage, je suis en Australie. Chez un authentique peuple *innocent*. D'après les chiffres, l'Australie est l'un des pays au monde où l'indice de développement humain est le plus élevé. On y vit bien. Les Aborigènes ont été exterminés. Ceux qui restent noient leur culpabilité dans l'alcool et sont clochardisés. Il y a encore peu, ils n'étaient pas recensés car considérés comme éléments de la faune. Leur espérance de vie est de 46 ans, la moyenne nationale est de 78 ans. Dans la rue, ils ne me regardent pas. Ils passent leur chemin comme des fantômes. Ils sont dans un monde parallèle. Celui des barbares. Moi, qui en suis un peu, je les vois. Que faire ? Rien. C'est trop tard.

Parfois, il se passe des choses.

« Il n'y a pas d'homosexuels en Iran. » C'est Ahmadinejad qui parle. Cette réplique m'a percé le cerveau. Je l'encadre et je l'admire. « Il n'y a pas d'homosexuels en Iran. » Je suis pétrifiée. Il y a des gens qui restent fascinés longtemps devant une œuvre d'art. Là, ça m'a fait pareil. Ahmadinejad, mon héros. Le monde accuse le choc. Les médias occidentaux, les observateurs, américains, européens, la gauche, la droite, les hommes, les femmes, les homos. La Civilisation est indignée. « Il n'y a pas d'homosexuels en Iran. » Elles font mal aux tympanes ces paroles. Mais elles sont foudroyantes et d'une mauvaise foi exquise. Pour les apprécier il faut être un peu lanceur de chaussures. Une émotion de minables, je dois avouer.

Admirons la scène. Rien n'est plus sublime. Cela se passe en 2008 aux États-Unis à la Columbia University de New-York, célèbre université de gauche. Ahmadinejad est en voyage officiel et doit prononcer un discours à l'ONU au moment où Abou Ghraib est au cœur de toutes les polémiques.

La voix : « L'Iran lynche des homosexuels sur la place publique. »

Ahmadinejad : « Il n'y a pas d'homosexuels en Iran. » Stupéfaction. Tollé général. Ou presque. Du moins je le suppose. Les cyniques blancs comprennent. Les anti-impérialistes encaissent. Les autres – la bonne conscience – ont les boyaux qui se tordent. Le sentiment qui suit : la haine. Et moi, j'exulte. Normalement, je dois saisir ce moment du récit pour rassurer : « Je ne suis pas homophobe et je n'ai pas de sympathie particulière pour Ahmadinejad. » Je n'en ferai rien. Là n'est pas le problème. La seule vraie question c'est celle des Indiens d'Amérique. Ma blessure originelle. « Les cow-boys sont les gentils et les Indiens, les méchants. » Sitting Bull a été anéanti par ce mensonge. Le héros de la célèbre bataille de Little Big Horn qui fut assassiné en 1890. Et son descendant, Leonard Peltier, croupit dans un cachot. Ses ancêtres se sont brisés contre ce mensonge. Il les a terrassés. Pour l'abattre, il aurait fallu que chaque Indien frappe à la porte de chaque citoyen du monde pour les convaincre un à un que les véritables agresseurs étaient les cow-boys et les supplier de le croire. Et pendant qu'il frappait péniblement à chaque porte :

La voix : « Il n'y a pas de fumée sans feu. C'est plus complexe. »

Une grosse boule se forme au fond de la gorge de l'Indien et les larmes lui montent aux yeux. Mais comme sa foi est immense, il arrive que certains d'entre nous l'entendent frapper à leur porte.

« Il n'y a pas d'homosexuels en Iran. » Cette phrase, prononcée à Bamako ou à Pékin, au mieux serait sans intérêt, au pire, malheureuse. Mais elle est prononcée au cœur de l'empire. Au royaume des *Innocents*. C'est un indigène arrogant qui la prononce. À un moment charnière de l'histoire de l'Occident : son déclin. L'esthétique de la scène, c'est tout ça à la fois. Sa profonde dualité d'abord. « Le manichéisme du colon produit un manichéisme du colonisé », disait Fanon. Ensuite, cela se passe dans une université réputée de gauche, sans doute à la pointe de la pensée progressiste.

Devant des néoconservateurs, cela aurait manqué de saveur, n'est-ce pas ? Que dit Ahmadinejad ? Il ne dit rien. Il ment, c'est tout. Il ment en toute honnêteté. Et c'est énorme. En mentant, et en assumant son mensonge devant une assemblée qui sait qu'il ment, il est invincible. À l'affirmation « Il n'y a pas de torture à Abou Ghraïb », répond l'écho : « Il n'y a pas d'homosexuels en Iran. » La rhétorique persane à l'usage des progressistes blancs fait mouche. Les deux mensonges s'annulent, la vérité éclate. Et la bonne conscience se décompose. Elle devient grimace. Ne reste que la laideur... et les poètes. Mais qu'elle est laide, cette gauche. Qu'elle est laide. « Les colonisés savent désormais qu'ils ont sur les colonialistes un avantage. Ils savent que leurs maîtres provisoires mentent », disait Césaire. L'Indien sourit et moi aussi. On retient nos larmes. Me réjouir de si peu. Un mensonge artisanal face à un mensonge impérial. Oui, c'est minable.

Nouvel Obs : « Que diriez-vous au Français raciste qui a peur ? »

James Baldwin : « Je lui dirais bonjour¹⁸. »

Je m'interroge. Vous avez peur ? Pourquoi ? Vous avez peur de nous. Vous avez peur... C'est irrationnel. Vous appartenez à des nations surpuissantes qui vous protègent. Vous faites partie des peuples qui dominent la planète. Les moyens qui garantissent ce pouvoir sont pléthore à commencer par les arsenaux nucléaires dont vous êtes abondamment pourvus, par leur corollaire, la dissuasion nucléaire et par le corollaire du corollaire, le traité de non-prolifération. Alors de quoi avez-vous peur ?

Vous le savez.

Vous avez un savoir enfoui dans les replis de votre âme. Dans vos tréfonds. Un savoir qui se transmet. Un héritage. Sinon, l'appelleriez-vous « fardeau » ? Vous savez les crimes qui ont été commis en votre nom, ou avec votre complicité. Il ne s'agit pas d'une mémoire directement consciente. Elle est diffuse. Elle sommeille. Parfois, elle

ouvre un œil et aussitôt elle le referme. Vos yeux sont grand fermés. La peur est indéfinissable. C'est le mal-être blanc. La tête refoule, mais le cœur palpite. Il reconnaît dans le visage de tout non-Blanc, à l'usine, à l'école, dans la rue, un rescapé de l'entreprise coloniale et en même temps *la possibilité* d'une vengeance. C'est pour ça que vous avez peur. Doit-on vous rassurer ? C'est inutile. Vos arsenaux militaires n'y ont pas réussi.

Vous avez peur mais vous tenez à votre confort. C'est là votre dilemme. Vous ne voulez pas renoncer à l'infinité des privilèges de la domination coloniale. Vos privilèges sont matériels, statutaires, institutionnels, politiques, symboliques. À niveau social équivalent, il vaut toujours mieux être blanc. Le premier de vos privilèges et de loin le plus précieux, c'est la vie. Elle est inestimable. Elle est protégée par votre morale, vos lois, vos armes. Votre mort est une fatalité qui blesse votre narcissisme. À l'échelle individuelle, vous n'existez pas. Vous êtes une puissance collective. Vous n'existez que soutenus par les pouvoirs nationaux ou impériaux qui garantissent votre suprématie. Vous êtes l'absolu, le centre, l'universel. Lorsque vous contemplez le monde, vous déplorez la distance que le relatif, le périphérique, le particulier doit encore parcourir pour vous rattraper. Vous savez que vous êtes blancs lorsque vous vous mariez avec un Antillais, lorsque vous partagez un mafé chez votre copine sénégalaise ou lorsque vous vous baladez à Saint-Denis, Bamako ou Tanger. Vous savez toujours qui est blanc. Vous savez toujours qui n'est pas blanc. Nous sommes nous-mêmes pourvus du même savoir. Paradoxalement, vous « découvrez » que vous êtes blancs – surtout les Français – lorsque nous vous nommons « Blancs ». En fait, vous ne découvrez rien. Vous répugnez juste à être nommés, situés et qu'ainsi soit dévoilée votre culpabilité et rendue vulnérable votre immunité.

La blancheur est une forteresse inexpugnable. Vos architectes l'ont conçue pour affronter toutes sortes de défis et pour résoudre toutes sortes de contradictions. Tout Blanc est bâtisseur de cette forteresse. Parfois, il faut tuer et affamer. Parfois, il faut caresser. En principe, il faut prendre et voler. D'abord façon gangster, brute, voyou. Avec le temps, on apprend les manières. Entre le bénéficiaire final et le spolié premier, il y a toute une chaîne d'intermédiaires. De chaînon en chaînon, de strate en strate les manières s'affinent. L'indigène spolié

est vulgaire. Le Blanc spoliateur est raffiné. À un bout de la chaîne, il y a la barbarie, à l'autre, la civilisation. C'est bon d'être innocent. Cela permet de jouer les candides. Et toujours d'être du bon côté. Parce qu'en plus d'être innocents, vous êtes humanistes. Ce n'est pas le moindre de vos talents. Ce rôle, vous l'interprétez avec un brio et une maestria inégalables. Je ne peux que m'incliner.

L'humanisme est l'une des pièces maîtresses de votre système immunitaire. « Le système immunitaire d'un organisme est un système biologique constitué d'un ensemble coordonné d'éléments de reconnaissance et de défense qui discrimine le "soi" du "non-soi". Ce qui est reconnu comme non-soi est détruit. » Ou encore : « Système complexe de défense de l'organisme contre les maladies ; une des propriétés du système immunitaire est sa capacité à reconnaître les substances étrangères au corps et à déclencher des mesures de défense. »

Attaqués de toutes parts, suscitant des haines aux quatre coins de la planète, acculés à justifier vos conquêtes, affaiblis par les résistances multiformes et surtout par les luttes d'indépendance, confrontés à votre laideur intrinsèque et à ce que vous considérez comme le paroxysme de votre folie – le nazisme –, il vous a fallu vous doter d'un appareil de défense global et structurel qui allait assurer la poursuite du projet impérial ainsi que la longévité et la survie de votre corps social. Cet appareil politico-idéologique, c'est le *système immunitaire blanc*. De très nombreux anticorps ont ainsi été sécrétés. Parmi lesquels, l'humanisme et le monopole de l'éthique. Les plus antiracistes, c'est vous. N'avez-vous pas maintes fois célébré le combat de Martin Luther King contre la ségrégation ? Les plus révoltés par l'antisémitisme, c'est vous. N'avez-vous pas mille fois sacrifié Céline, Barbie et tant d'autres sur les bûchers de la place publique ? Les plus anticolonialistes, c'est vous. Ne vous êtes-vous pas prosternés devant le courage et l'abnégation de Nelson Mandela ? Les plus sensibles au « sous-développement » de l'Afrique, c'est vous. N'avez-vous pas déversé des tonnes de riz sur le continent de la misère, puis préconisé qu'il fallait non pas donner du poisson à l'Africain mais lui apprendre à pêcher ? Les plus impliqués dans les causes humanitaires, c'est vous. N'avez-vous pas chanté pour l'Afrique ? Les plus féministes, c'est vous. N'avez-vous pas jeté votre dévolu sur le sort des femmes afghanes et promis de les sauver de la

barbe des Talibans ? Les plus anti-homophobes, c'est vous. Ne vous êtes-vous pas jetés à corps perdu dans la défense des homosexuels du monde arabe ? Comment nous hisser à votre niveau ? Nous sommes des gnomes, vous êtes des géants.

Vous prétendez même parfois avoir *porté nos valises*. Vous ne manquez pas une occasion pour nous le rappeler. Ceux qui l'ont fait sont nos frères et nous leur devons le respect mais puis-je suggérer qu'en fait, ils n'ont jamais porté *nos* valises. Jamais. Ils n'ont fait que porter les leurs... ou les vôtres si vous voulez. À Sartre qui lui demandait de lui définir le problème noir, Richard Wright répond : « Quel problème noir ? Il n'y a pas de problème noir aux États-Unis, il n'y a qu'un problème blanc. » Je repose donc la question : Pourquoi ne vous décidez-vous pas à porter *vos* valises ? Car si votre histoire vous a faits Blancs, rien ne vous oblige à le rester.

Bertrand Poirot-Delpech : « Ça rend coupable d'être blanc ? Une sorte de péché originel ? »

Jean Genet : « Je ne pense pas que ce soit le péché originel ; en tout cas pas celui dont parle la Bible. Non, c'est un péché tout à fait voulu. »

BPD : « Vous n'avez pas voulu être Blanc, que je sache ? »

JG : « Ah ! Dans ce sens, en naissant blanc et en étant contre les Blancs j'ai joué sur tous les tableaux à la fois. Je suis ravi quand les Blancs ont mal et je suis couvert par le pouvoir blanc puisque moi aussi j'ai l'épiderme blanc et les yeux bleus, verts et gris¹⁹. »

C'est un péché « tout à fait voulu »...

Et les vieux péchés ont de longues ombres.

Je vous le concède volontiers, vous n'avez pas choisi d'être blancs. Vous n'êtes pas vraiment coupables. Juste responsables. S'il y a un fardeau qui mérite d'être porté, c'est celui-là. La race blanche a été

inventée pour les besoins de vos bourgeoisies en devenir car toute alliance entre les esclaves pas encore noirs et les prolos pas encore blancs devenait une menace pour elles. Dans le contexte de la conquête de l'Amérique, rien ne prédestinait vos ancêtres à devenir blancs. Au contraire, toutes les conditions de l'alliance entre esclaves et prolétaires étaient réunies. Il s'en est fallu de peu. Devant cette menace, ceux qui allaient constituer la bourgeoisie américaine vous ont proposé un *deal* : vous intéresser à la traite des Noirs et ainsi vous solidariser de l'exploitation des esclaves. La bourgeoisie a ainsi inventé une communauté d'intérêts entre elle et vous, ou vos ancêtres si vous voulez. C'est ainsi que progressivement, en s'institutionnalisant, la race blanche a été inventée. En fait la race, entre les mains des bourgeois blancs, est un instrument de gestion, entre vos mains, un salaire, une distinction. Depuis, ce qui nous sépare n'est ni plus ni moins qu'un conflit d'intérêts entre races aussi puissant et aussi structuré que le conflit de classe.

Vous l'aurez compris, je ne m'adresse pas à vous indistinctement. Vous êtes traversés par de nombreuses contradictions dont celle de classe. Je ne parle qu'à deux catégories d'entre vous : d'abord, les prolos, les chômeurs, les paysans, les déclassés qui progressivement renoncent au politique ou glissent inexorablement du communisme vers l'extrême droite, les minorités régionales écrasées par quelques siècles de centralisme forcené et l'ensemble des laissés-pour-compte, que vous nous aimiez ou pas. En un mot, les sacrifiés de l'Europe des marchés et de l'état, de moins en moins providentiel et de plus en plus cynique. Ensuite, aux révolutionnaires qui ont conscience de la barbarie qui vient. Parce qu'elle n'est plus qu'à quelques encablures de nous. Et elle va nous dévorer. J'ai l'impression que l'heure a sonné. Tout a une fin. Votre système immunitaire s'affaiblit. Le vernis se craquelle. Votre statut social se dégrade. Le capitalisme sous sa forme néolibérale poursuit son œuvre impitoyable. Il grignote vos acquis sociaux ou, pour le dire d'une manière plus juste, vos privilèges. Jusque-là, pour sauver la social-démocratie, c'est-à-dire vos intérêts de classe moyenne blanche, vous vous êtes servis de nous. Vous nous avez sommés de voter utile. Nous avons obéi. De voter socialiste. Nous avons obéi. Puis de défendre les valeurs républicaines. Nous avons obéi. Et surtout de ne pas faire le jeu du Front national. Nous avons obéi. En d'autres termes, nous nous

sommes sacrifiés pour vous sauver, vous. Deux guerres mondiales effroyables vous ont laissé des souvenirs douloureux. « Plus jamais ça ! » Vous continuez à brailler ce vœu pieux en mode disque rayé mais ces psalmodies n'ont pas plus d'impact que le gazouillis des oiseaux. Vous ne voulez plus alimenter le ventre de la bête immonde parce que par le passé elle vous a dévorés, sauf que c'est la bête immonde qui vous alimente et avec laquelle vous dévorez le monde. Alors, vous plébiscitez le statu quo. Nous payons l'addition. Tandis que votre ventre mou s'agrippe à la social-démocratie, vos radicaux s'agitent. Une partie regarde vers le fascisme, une partie vers nous. Mais cette alliance entre égaux vous répugne. D'habitude, vous ne nous tolérez que parrainés par vous. Mais il se pourrait qu'au moment où sonne le glas, vous soyez obligés de nous envisager. Bien sûr, vous aurez toujours le choix du fascisme mais comme tous les choix, il n'est pas fatal. Je profite de ce moment d'intimité pour vous faire une confidence.

Je méprise la gauche qui vous méprise sûrement autant, peut-être plus. Je la méprise féroce. À votre ressentiment, votre peur du déclassement, vos frustrations légitimes ou pas, elle a opposé, à ceux d'entre vous qui étaient « beaufs » et gras du cheveu, la main jaune de SOS Racisme, une sorte de talisman ou peut-être de gousse d'ail, qui sait ? Baltringue ! Feignant de vous combattre, elle vous a nourris. Parfois, elle vous a devancés. Vous êtes même restés médusés devant sa passion islamophobe. Quant à la gauche ouvrière, elle a renoncé à vous. Vous avez renoncé à elle. De cela, je ne vous blâme pas. Du reste non plus d'ailleurs car je ne suis pas moraliste. Vous trouvez refuge dans les bras de la sainte nation contre cette Europe qui vous trahit et que certains n'hésitent pas à qualifier de « contre-révolution par anticipation²⁰ ». Mais combien de temps pensez-vous qu'elle vous protégera contre les assauts du Capital ? Plus très longtemps.

Si les choses étaient bien faites, le devoir des plus conscients d'entre vous serait de nous faire une proposition pour éviter le pire. Mais les choses sont mal faites. C'est à nous que cette tâche incombe. Plutôt qu'une nation blanche, aigrie et égoïste, avez-vous pensé à un internationalisme domestique²¹, plus armé contre les ravages du néolibéralisme ? J'ai beau me torturer l'esprit, je ne vois pas quelle offre serait assez « généreuse » pour vous faire envisager cette perspective. Qu'est-ce qui pourrait vous faire renoncer à la défense de

vos intérêts de race qui vous consolent de votre déclassement et grâce auxquels vous avez la satisfaction de (nous) dominer ? Mis à part la paix, je ne vois pas. Par paix j'entends le contraire de « guerre », de « sang », de « haine ». J'entends : vivre tous ensemble paisiblement. Et puis, je me souviens de cette scène surréaliste dans le film *Brazil*. On y voit une famille bourgeoise, blanche, qui festoie dans un restaurant huppé. Tout autour d'elle, à quelques mètres, il y a une scène de guerre terrifiante, des corps mutilés, déchiquetés. La famille c'est vous, la guerre, ce sont bien sûr les millions de morts en Irak, au Congo et au Rwanda mais plus proches de nous géographiquement, c'est le 11 Septembre, les attentats contre *Charlie Hebdo*, le supermarché casher ou le Bataclan, le chômage, le martyr grec. La barbarie qui vient ne nous épargnera pas, mais ne vous épargnera pas non plus.

Toujours vous passez à côté de nous et souvent vous nous ratez. Je ne crois plus que la succession des rendez-vous manqués entre vous et l'immigration soit due à un simple hasard. Je commence à comprendre que le lieu de la véritable rencontre ne peut se faire qu'au croisement de nos intérêts communs – la peur de la guerre civile et du chaos –, là où pourraient s'annihiler les races et où pourrait s'envisager notre égale dignité. Comme il m'arrive de céder au sentimentalisme, je me demande si ça n'est pas là l'espace de l'amour. L'amour révolutionnaire. Les âmes romantiques diront que l'amour est toujours désintéressé. Mais justement. Comment envisager l'amour entre nous, si les privilèges des uns reposent sur l'oppression des autres ?

À partir de là, tout serait permis. Pourquoi resterions-nous cloîtrés dans les frontières de l'État-nation ? Pourquoi ne pas réécrire l'histoire, la dénationaliser, la déracialiser ? Votre patriotisme vous force à vous identifier à votre état. Vous fêtez ses victoires et pleurez ses défaites. Mais comment faire histoire ensemble quand nos victoires sont vos défaites ? Si nous vous invitons à partager l'indépendance algérienne et la victoire de Dien Bien Phu avec nous, accepteriez-vous de vous désolidariser de vos états guerriers ? Nous avons une proposition plus intéressante. Elle vous a été faite par le passé, il y a bien longtemps, par feu C.L.R. James qui était déjà un adepte de l'amour révolutionnaire :

« Ils sont mes ancêtres, ils sont mon peuple. Ils peuvent être les vôtres, si vous voulez bien d'eux. »

James vous offre comme mémoire ses aïeux nègres qui se sont levés contre vous et qui en le libérant lui, vous ont libérés vous. Il dit en substance, changez de Panthéon, c'est ainsi que nous ferons Histoire et Avenir ensemble. Ça a quand même plus de gueule que « nos ancêtres les Gaulois », vous ne trouvez pas ?

Un jour, ma grand-mère, en visite en France, s'est rendue à l'hôpital voir mon père – son fils – qui sortait d'une opération et qui partageait sa chambre avec un monsieur – un Blanc probablement agonisant. Prise de pitié, elle se penche sur lui et l'embrasse comme une mère embrasserait son fils. Plus tard, elle le regrettera. Avait-elle péché en embrassant un impie ? Dieu allait-il la punir et lui fermer les portes du paradis ? Avait-elle trahi ? Je me souviens que mon père avait douté, qu'il l'avait rassurée mais qu'il s'en était remis au Tout-Puissant.

Ce souvenir est resté plein d'enseignements pour moi. D'abord, dans l'élan spontané, le baiser, il y a une promesse, l'oubli et le dépassement du contentieux colonial entre ma grand-mère – qui a vécu la longue nuit coloniale et les affres de la guerre d'Algérie – et ce fils d'un instant. Le moment est furtif mais réel et puis, dans un second temps, il y a le retour de la raison indigène, la résistance. Il n'est pas vraiment des nôtres.

« Le Noir venait demander au Blanc un toit, cinq dollars ou une lettre au juge. C'est de l'amour que le Blanc venait demander au Noir. Mais c'est rarement qu'il était capable de donner ce qu'il était venu chercher. Le prix était trop élevé. Il avait trop à perdre. Et le Noir savait cela. Lorsqu'on sait cela d'un homme, il vous est impossible de le haïr mais à moins qu'il ne devienne votre égal, il vous est impossible de l'aimer²². »

L'amour et la paix ont un prix. Il faut le payer.

Vous, les Juifs

« *Mais qui est Hitler ?* »

Mon cousin du bled

Un jour, un juge israélien, Moshe Landau, célèbre pour avoir présidé le procès d'Adolf Eichmann, a dit : « Je déteste les Arabes, ils me rappellent tellement les [Juifs] Sépharades. » Exquise perfidie, n'est-ce pas ? Ça me donne envie de le paraphraser : Je déteste les Juifs, ils me rappellent tellement les Arabes.

C'est vrai, vous m'êtes très familiers. Non pas tellement pour notre appartenance commune aux « gens du Livre », ou encore parce que nous aurions un ancêtre commun, le prophète Abraham. Cette généalogie me parle mais pas de façon politique. Ce qui fait de vous de véritables « cousins », c'est votre rapport aux Blancs. Votre condition à l'intérieur des frontières géopolitiques de l'Occident. Quand je vous observe, je vous vois. Vos contours existentiels sont tracés. Comme nous, vous êtes endigués. On ne reconnaît pas un Juif parce qu'il se déclare Juif mais à sa soif de vouloir se fondre dans la blancheur, de plébisciter son oppresseur et de vouloir incarner les canons de la modernité. Comme nous.

« Si le Juif est fasciné par les Chrétiens, ce n'est pas tant pour leurs vertus, qu'il prise peu, c'est parce qu'ils représentent l'anonymat, l'humanité sans race²³. »

Je vous reconnaîtrais entre mille. Votre zèle est trahison. Il y en a même parmi vous qui combattent le racisme anti-blanc. Et avec quelle énergie. Misère. Plus vous en faites, plus vous vous distinguez,

plus vous êtes suspects. Voyez, en comparaison, la douce tranquillité de ceux qui n'ont rien à prouver. Les Innocents. Vous n'êtes pas le véritable peuple élu. On vous ment. Mais ça, vous ne l'ignorez pas vraiment. Aucun de vos choix idéologiques ne vous protège complètement, vous ne trouvez la sécurité nulle part. Comme nous, vous passez votre vie à osciller entre désamour de vous-mêmes et auto-affirmation. Au fond, vous savez que le philosémitisme qu'affiche la France est un masque. Vous êtes juifs, donc vous doutez.

« Je ne sais pas précisément ce que c'est qu'être juif, ce que ça me fait que d'être juif. C'est une évidence, si l'on veut, mais une évidence médiocre, une marque, mais une marque qui ne me rattache à rien de précis, à rien de concret : ce n'est pas un signe d'appartenance, ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à une culture, à un folklore, à une histoire, à un destin, à une langue. Ce serait plutôt une absence, une question, une mise en question, un flottement, une inquiétude : une certitude inquiète derrière laquelle se profile une autre certitude, abstraite, lourde, insupportable : celle d'avoir été désigné comme Juif ²⁴... »

Donc, vous doutez. Puis-je décemment vous le reprocher ? Je suis bien obligée de le reconnaître, vos choix idéologiques, bien que disparates, sont déterminés par votre condition. C'est ce doute qui vous fait internationalistes. C'est ce doute qui vous fait sionistes. Et c'est ce même doute qui vous fait apologistes du mythe républicain.

En fait, si, vous avez bien été élus, par l'Occident. Pour trois missions cardinales : résoudre la crise de légitimité morale du monde blanc, conséquence du génocide nazi, sous-traiter le racisme républicain et enfin être le bras armé de l'impérialisme occidental dans le monde arabe. Puis-je me permettre de penser qu'en votre sein, c'est la part amoureuse du monde blanc qui vous a poussés à signer ce pacte avec le diable ? C'est ainsi qu'en l'espace de cinquante ans, vous êtes passés de parias à *dhimmis de la république* pour les besoins internes de l'État-nation et à *tirailleurs sénégalais* pour les besoins de l'impérialisme occidental.

Dhimmis de la république, ça vous choque ? Je comprends. En terre d'islam, le dhimmi était un sujet, chrétien ou juif, d'un souverain musulman qui, en échange d'un tribut, recevait protection et hospitalité. C'est juste, le statut de dhimmi était inférieur à celui du groupe dominant. Il régissait des sociétés prémodernes. Il serait anachronique de le juger – comme vous êtes déjà tentés de le faire – à travers des lunettes contemporaines. Donc inutile de fuir par là. Je faisais ce petit rappel historique uniquement pour que nous observions ensemble les similitudes étranges entre cette infériorité statutaire et votre condition ici en terre catho-laïque. Ce statut de dhimmi que vous agonissez d'injures sous la loi islamique, vous le louez sous le régime républicain. Ah ! Mais qu'ils étaient affreux ces sultans, ces émirs et ces khalifes des temps anciens. Mais comme ils sont bons et forts vos protecteurs d'aujourd'hui. Vous avez renoncé à déchoir les Blancs de leur trône et leur avez prêté allégeance. Vous avez abandonné le combat « universaliste » en acceptant le pacte racial de la république : les Blancs, comme corps légitime de la nation en haut, nous, comme parias, en bas, et vous comme peuple tampon. Mais dans un entre-deux incertain, inconfortable. Certes, dhimmis, c'est mieux qu'*untermenschen* mais vous restez à la merci de la météo politique. Heureusement, vous êtes récompensés. Dorénavant vous êtes partie prenante de la « civilisation judéo-chrétienne ». Reconnaissez-le. Il est triste que cette réhabilitation ait été conditionnée par un génocide, votre auto-expulsion partielle d'Europe et du monde arabe pour Israël et votre renoncement à vous réclamer pleinement de la France qui pourtant est vôtre.

Je ne sais pas si vous réalisez à quel point vous êtes précieux ? Dhimmis, c'est pas mal, mais tirailleurs de l'impérialisme sous sa forme sioniste, c'est encore mieux. Ils sont forts, n'est-ce pas ? Je le concède volontiers, j'admire nos oppresseurs. C'est le privilège des dominants de connaître nos failles. Faire partie de la race des seigneurs. C'est notre kiff à tous. Donc, voilà, ils vous ont offert Israël. Et ils ont fait d'une pierre deux coups : se débarrasser de vous comme prétendants à la nation et comme révolutionnaires historiques et faire de vous les plus ardents défenseurs de l'empire en terre arabe. Ils ont fait plus vicieux encore. Ils ont réussi à vous faire troquer votre religion, votre histoire et vos mémoires contre une idéologie coloniale. Vous avez abandonné vos identités juives multiséculaires,

vous méprisez le yiddish et l'arabe et vous vous êtes donnés massivement à l'identité sioniste. En cinquante ans seulement. C'est comme si des sorciers vous avaient envoûtés. Le sionisme n'est-il pas l'autre nom de votre capitulation ?

Pourtant, vous avez résisté longtemps.

« L'horloge, c'est le Juif errant. écoutez ce pas boiteux, et lent, et fatigué, qui ne s'arrête jamais²⁵. »

Mais vous vous êtes laissé gagner lentement à tel point qu'un préjugé tenace est né : tous les Juifs sont sionistes. Désormais, lorsque vous ne l'êtes pas, vous devez le prouver. Vous qui rêviez de vous fondre dans l'« universel », vous voilà redevenus Juifs au sens sartrien du terme. Mais le pire pour moi n'est pas là. Après tout, vos renoncements vous regardent. Le pire, c'est mon regard, lorsque dans la rue, je croise un enfant portant une kippa. Cet instant furtif où je m'arrête pour le regarder. Le pire c'est la disparition de mon indifférence vis-à-vis de vous, le possible prélude de ma ruine intérieure.

La voix : « Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde, le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde... »

« Mais qui est Hitler ? » C'est Boujemaa, mon cousin d'Algérie, qui parle. J'ai failli tomber de ma chaise. Mon cousin ne connaît pas Hitler. Un âne. J'ai mis cette ignorance sur le compte du système éducatif algérien, forcément pourri comme sont réputés l'être ceux du bled. Pour moi, Hitler est un intime. Je l'ai rencontré sur les bancs de l'école républicaine. J'y ai rencontré aussi Anne Frank que j'ai beaucoup pleurée. Autant que j'ai pu abhorrer l'homme de la solution finale. L'homme du judéocide. L'école m'a bien dressée. Quand j'entendais une expression du genre : « Arrête de manger en juif ! », je lançais des regards noirs de matonne. L'âne, c'était moi. Avec Boujemaa j'ai compris quelque chose. Pour le Sud, la Shoah est – si j'ose dire – moins qu'« un détail ». Elle n'est même pas dans le rétroviseur. Cette histoire n'est pas mienne en vérité et je la tiendrai à

distance tant que l'histoire et la vie des damnés de la terre resteront elles aussi « un détail ». C'est pourquoi, je vous le dis en vous regardant droit dans les yeux : je n'irai pas à Auschwitz.

Vous devez penser que je vous fais un affront et que je manque d'éducation. C'est faux. La parole de mon cousin m'est précieuse. Et je pense qu'elle peut l'être pour vous également si vous prenez la peine de l'écouter. Que dit-il ? Des choses qui nettoient. Il faut rapatrier l'antisémitisme, identifier son territoire géopolitique, son foyer originel. L'antisémitisme est européen. Il est un produit de la modernité. L'affaire Dreyfus, le développement impétueux des courants anti-Juifs dans l'entre-deux-guerres, l'avènement du nazisme, le régime de Vichy nous montrent l'enracinement profond de l'antisémitisme en Europe. Il vous a cantonnés aux échelons inférieurs de la hiérarchie des dignités mais il n'est pas universel. Il est circonscrit dans le temps et dans l'espace. Non, les Inuits, les Dogons et les Tibétains ne sont pas antisémites. Ils ne sont pas philosémites non plus. Ils s'en foutent de vous. Je ne dirais pas ça des Arabo-musulmans, puisque nous nous sommes fréquentés pendant plusieurs siècles. Mais nous ne sommes pas antisémites non plus. Il existe une foultitude de conflictualités entre nous mais elles ne sont pas de nature nazie. Elles peuvent être religieuses ou théologiques. Elles peuvent relever de la structuration politique de nos sociétés d'origine et des pouvoirs afférents. Le plus souvent elles sont coloniales. Mais c'est tout. Et c'est déjà un lourd fardeau dont il nous faut nous délester. Vous qui êtes Sépharades, vous ne pouvez pas faire comme si le décret Crémieux n'avait pas existé. Vous ne pouvez pas ignorer que la France vous a faits Français pour vous arracher à nous, à votre terre, à votre arabo-berbérité. Si j'osais, je dirais à votre islamité. Comme nous-mêmes avons été dépossédés de vous. Si j'osais, je dirais de notre judéité. D'ailleurs, je n'arrive pas à penser au Maghreb sans vous regretter. Vous avez laissé un vide que nous ne pourrions plus combler et dont je suis inconsolable. Votre altérité se radicalise et votre souvenir s'estompe.

Décidément, je l'aime bien mon cousin. Il est comme une clairière au milieu de la forêt. Quand je pense à tous ces escrocs qui cambriolent notre histoire, qui s'y introduisent par effraction pour par exemple nous décorer au motif que nous vous avons protégés contre Vichy. Nous voilà élevés au rang de JUSTES. Suprême honneur ! Et

pourtant quelle injure. Quelle perversité. Un crachat au milieu de la figure. Faut-il être veule pour accepter une telle distinction ? Car s'il existe des Justes en terre européenne, qui ont risqué leur vie pour protéger des Juifs, c'est parce qu'une grande partie de leurs concitoyens étaient antisémites. Mais que signifie cette distinction pour nous qui n'avions pas collaboré et qui vivions aussi sous le joug de l'Occident ? Car faire Juste un indigène, c'est inventer un contraste, construire une opposition de toutes pièces entre lui et ses frères de sang, c'est marquer au fer rouge la masse indigène du sceau de l'infamie antisémite. Si Mohamed V était un Juste, c'est que les Marocains ne l'étaient pas. Enfoirés ! Cessez de nous souiller. La manipulation n'a qu'un seul but : partager la Shoah, la diluer, déraciner Hitler, et le déménager chez les peuples colonisés et au final, blanchir les Blancs. Universaliser l'antisémitisme, en faire un phénomène intemporel et apatride, c'est faire d'une pierre deux coups : justifier le hold-up de la Palestine et justifier la répression des indigènes en Europe. Aussi, cette médaille des Justes, les seuls cous autour desquels elle peut décevement échouer, ce sont ceux de vos porteurs de valises blancs. Mais eux-mêmes, attendaient-ils une récompense ? Quelle faute de goût que de le penser. Pourquoi faire offense à leur pudeur avec ce genre de mise en scène vulgaire ? J'ai l'esprit d'escalier, tout cela me fait penser à Charlie Chaplin. Savez-vous que, sa vie durant, il s'est toujours obstiné à ne jamais nier une judaïté, dont il était fortement soupçonné, alors qu'il n'était pas juif ? Réfuter cette rumeur équivalait pour lui à jouer le jeu des antisémites. Vous me saisissez ?

Je m'é gare. Je ne vous sens pas encore complètement convaincus par mon cousin Boujema. Pourtant la parole des opprimés est d'or. Que vous le vouliez ou non, elle se dressera toujours devant vous pour vous empêcher de dormir en paix car depuis que la modernité vous a croqués, vous faites partie de nos oppresseurs *volens nolens*. Vous les « Juifs nouveaux ».

Je tente Césaire. Qui sait, peut-être trouvera-t-il les mots pour vous convaincre. Avec son verbe poète, il nous invite à tenter une lecture décoloniale du génocide nazi – la Shoah.

« Que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non-européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne²⁶. »

« Et pourtant, par la bouche des Sarraut et des Barde, des Muller et des Renan, par la bouche de tous ceux qui jugeaient et jugent licite d'appliquer aux peuples extra-européens, et au bénéfice de nations plus fortes et mieux équipées, "une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique", c'était déjà Hitler qui parlait²⁷. »

Avant d'être expérimentés en Europe, les crimes de masse l'ont d'abord été aux Amériques, en Afrique, en Asie. Déshumaniser une race, la détruire, la faire disparaître de la surface de la planète, c'était déjà inscrit dans les gènes coloniaux du national-socialisme. Hitler n'était qu'un bon élève. Si les techniques de massacres de masse ont révélé toute leur efficacité dans les camps de concentration, c'est qu'elles avaient été expérimentées sur nous avant toujours plus performantes, et si la férocité blanche s'est abattue sur vous avec une telle sauvagerie, c'est que les peuples européens ont fermé les yeux sur les « génocides tropicaux ».

La voix : Il y a une unicité de la Shoah.

Le risque de retirer au génocide nazi sa singularité existe et vous auriez raison de le pointer. La tentation négationniste guette chez les antisémites. Mais avoir laissé la commémoration du génocide nazi devenir une « religion civile européenne²⁸ » fait craindre le pire car, en une religion, on croit ou on ne croit pas. L'athéisme en la matière fait des émules, il se reproduit. N'en déplaise à Claude Lanzmann, le temps du blasphème est venu. Contre son « Ici, il n'y a pas de pourquoi²⁹ », il faut au contraire continuer à s'interroger sur la généalogie de ce crime. Si vraiment vous craignez le négationnisme, il devient urgent de tordre le cou à ces idéologies qui vous glorifient comme victimes suprêmes et créent des hiérarchies dans l'horreur. Il

faut rendre justice aux Tziganes, aux homosexuels, aux Soviétiques, aux communistes qui ont péri aux côtés des vôtres comme il est urgent de reconnaître l'une des filiations du nazisme : la traite atlantique et le colonialisme. Nous pourrions ainsi faire nôtre cette pensée de Rosa Luxemburg : « Je me sens chez moi dans le vaste monde partout où il y a des nuages, des oiseaux et des larmes³⁰. » Ou pour le dire autrement, clamer ensemble et plus fort que non, la Shoah, comme tous les crimes de masse, ne sera jamais un « détail ».

Abdelkebir Khatibi n'est pas aussi connu que Césaire mais il gagnerait à l'être. Sa vision agit comme un dérégulateur de la mécanique sioniste. « L'essence précède l'existence », dit-il. « L'essence arabe précède l'existence d'Israël », ajoute-t-il. Et il pulvérise la conscience malheureuse de Sartre qu'il définit ainsi : « La conscience malheureuse sécrète une machine très efficace de la méconnaissance, méconnaissance de soi et de l'autre, car la dualité initiale inhérente à la conscience malheureuse s'est renversée : en expropriant les Palestiniens, le sioniste lui fait don de son péché et de son malheur. » Et il poursuit : « Pressé de donner son point de vue sur le conflit israélo-arabe, Sartre répond continuellement que sa position est duelle (elle milite à la fois pour Israël et les Palestiniens) et qu'il vit cette question dans le déchirement et l'embarras les plus complets. Position duelle qu'on peut définir comme une fausse neutralité et un alibi, qui sont une mise en accusation du système sartrien. Lequel se fonde, comme chacun sait, sur une morale responsable, capable de se dépasser et de se violenter. Cette mise en accusation est ponctuelle, elle ne met pas en cause le tout du système [...]. Ce que j'essaie de démontrer ici, c'est que Sartre, en devenant conformiste, a en définitive l'attitude d'un sioniste conditionnel, et qu'il se trouve acculé à ne pas accorder à son déchirement un sens positivement révolutionnaire. Il vit, à sa manière, la terreur de la conscience malheureuse³¹. »

Et si Khatibi ne suffisait pas, reste alors la parole des Palestiniens. écoutez-la : Vous êtes comme ce parachutiste qui ayant atterri en pleine nuit dans un endroit inconnu, se lève le matin et se demande : « Mais que font tous ces Arabes autour de moi ? » Vous apatrides ? Vous qui viviez en Pologne, n'étiez-vous pas polonais ? Vous qui

viviez au Yémen, n'étiez-vous pas yéménites ? Vous qui viviez sur cette terre de Palestine, n'étiez-vous pas palestiniens ? Vous Hébreux ? En êtes-vous certains ? Ne sommes-nous pas, nous, Musulmans, Chrétiens et Juifs de Palestine, les véritables descendants des Hébreux, ceux que vous prétendez être vos ancêtres ? Êtes-vous comme ces Français qui mythifient une prétendue souche gauloise ? Nous antisémites ? Vous nous blâmez de vous maudire en tant que Juifs mais n'est-ce pas à ce titre que vous nous avez colonisés ? Vous nous reprochez de céder à l'essentialisation des Juifs, mais vos oppresseurs allemands, vous les insultiez en prose ou en rimes ? Regardez-vous dans votre miroir et vous nous verrez. Nous resterons debout jusqu'au dernier car la plus grande offense qu'on nous ait faite, c'est le déni d'histoire. En son nom, nous résisterons.

« Qui habitera notre maison après nous, père ?

– Elle restera telle que nous l'avons laissée mon enfant.

Il palpa sa clé comme s'il palpait ses membres et s'apaisa³². »

La parole des colonisés est dense. Elle est puissante. Elle ne ment pas. Mais au fond de moi, je sais qu'elle ne vous contentera pas. Elle vous bouscule, elle vous taraude, elle chiffonne votre conscience mais ce qui vous fera définitivement chavirer c'est l'amour de vous-mêmes. En premier lieu, le respect que vous devez à vos martyrs et le souvenir de leurs yeux douloureux et hagards. Le souvenir de leurs corps décharnés devant les grilles des camps auxquels ils agrippaient leur désespoir. Mais aussi, l'insoutenable instrumentalisation de leur calvaire à des fins idéologiques qui aujourd'hui constitue la colonne vertébrale du nationalisme israélien. Je vous donne entièrement raison. C'est vrai, c'est à vos morts qu'il vous faut rendre des comptes.

En deuxième lieu, votre insécurité au sein du monde blanc. Le philosémitisme, ça s'use. Tout comme le paternalisme. Trop gluants pour être vrais. Ce sont deux formes du racisme républicain qui en fait ne sont que des compromis entre le racisme radical de l'extrême droite et la préservation de l'État-nation blanc.

Comme je vous l'ai dit, vous m'êtes à la fois familiers et étrangers. Familiers parce que non-Blancs insolubles dans la blancheur antisémite mais étrangers parce que blanchis, intégrés dans un échelon supérieur de la hiérarchie raciale. En vérité, entre nous, tout reste encore possible. Je suis peut-être optimiste, mais je fais le choix de l'être. Nous avons un destin commun comme nous avons potentiellement un avenir politique commun. Cela dépendra de ce qui dans votre personnalité façonnée par cette foutue modernité prendra le dessus : le sionisme et le confort de la dhimmitude ou la conscience de votre éternel sursis. Si la seconde option devait avoir votre faveur, nous pourrions alors faire un bout de chemin ensemble. Toutes les conditions sont réunies. Nous vivons un moment charnière de notre histoire. Sur l'échiquier international, Israël déçoit l'empire, l'Iran s'impose comme puissance régionale et la greffe sioniste n'a jamais pris dans le monde arabe et ne prendra jamais si Dieu veut. En Europe, les nationalismes prospèrent à l'ombre de la crise de civilisation et prennent pour cibles les « sémites » musulmans. Combien de temps encore pensez-vous passer entre les gouttes et miser sur les facultés des thuriféraires du drapeau à faire la distinction entre un « sémite » musulman et un « juif sémite » ?

Jouons cartes sur table. À ce stade, je pourrais simplement me contenter de vous tourmenter et tracer ma route car aujourd'hui vous et nous ne sommes pas situés au même niveau dans l'échelle des oppressions. Par conséquent, il y a conflit d'intérêts entre nous. Certes. *Mais nous avons en commun de ne pas constituer les corps légitimes de la nation.* Il y a un combat commun qui pourrait être la décomposition du pacte racial et républicain qui fonde la nation française au bénéfice des Blancs européens et chrétiens et qui à l'intérieur du monde juif privilégie les Juifs européens au détriment des Juifs orientaux. Vous êtes de plus en plus nombreux à en avoir conscience. Le hic, c'est que souvent vos doutes vous confortent dans l'idée de la nécessité vitale d'un foyer national juif. Je vous le dis à vous aussi, je ne suis pas moraliste. Vous êtes donc libres de ce choix. Mais cette liberté vous fera responsables. Vous êtes condamnés à la binarité : ce sera l'Occident ou le tiers-monde, la blancheur ou la décolonialité, le sionisme ou l'antisémitisme. Vous avez le choix de prolonger votre servitude dans des nationalismes ethnicistes et racistes ou au contraire vous libérer de l'emprise et de l'État-nation

français et de l'État-nation israélien. Autrement dit, marcher dans les pas des fiers militants du Bund* et poursuivre leur rêve de libération.

Que cela vous plaise ou pas, l'antisionisme sera, avec la mise en cause de l'État-nation, le lieu principal du dénouement. Il sera l'espace de la confrontation historique entre vous et nous, l'opportunité pour vous d'identifier votre véritable ennemi. *Car fondamentalement, ça n'est pas avec nous que vous devez vous réconcilier, mais avec les Blancs*³³. Nous sommes devant un jeu de dupes où les vedettes qui campent les rôles principaux sont vous et nous. Les Juifs et les Arabes, ces enfants terribles et turbulents que s'épuisent à réconcilier les bonnes âmes chrétiennes. Alors que l'acteur principal est blanc : l'Occident. On me rétorquera que Herzl était juif. Certes, sauf que *la question n'est pas qui a eu l'idée du sionisme mais qui l'a réalisée*. L'antisionisme sera aussi l'espace de la confrontation historique entre vous et les Blancs, l'opportunité pour les seconds de vous demander trois fois pardon : une première fois pour le génocide, une deuxième fois pour ne pas vous avoir rétablis, après 1945, dans une pleine citoyenneté européenne et sans conditions, et enfin de vous avoir offert une prison à ciel ouvert : Israël. L'antisionisme sera aussi et enfin l'espace de la confrontation historique entre nous et les Blancs, l'opportunité pour les seconds de nous demander pardon pour le cynisme avec lequel ils se sont lavés de leurs crimes sur notre dos. L'antisionisme est ce territoire où se révèlent au grand jour les deux victimes principales du projet israélien : les Palestiniens et les Juifs, et où apparaît le bénéficiaire premier : l'Occident. Lorsque les Blancs rompent avec le philosémitisme béat, ils prennent le chemin le plus court pour mettre fin à l'antisémitisme. Pas seulement l'antisémitisme d'extrême droite, des vulgaires fachos. Celui de la république. Celui qui est tapi au fond des démocrates, celui qu'ils n'ont jamais réussi à extirper et dont ils redoutent le réveil faute d'avoir renoncé à la blancheur. C'est ce qui les condamne à traquer l'antisémite partout, même là où il n'est pas, et à errer le long du précipice au fond duquel les attend, patiente et gourmande, « la bête immonde ». Lorsque vous rompez avec le sionisme, vous prenez le chemin le plus court pour mettre fin à ce cercle infernal où sionisme et antisémitisme s'alimentent sans cesse et dans lequel vous ne cesserez jamais de vous perdre. Quant à nous, l'antisionisme est notre terre d'asile. Sous son haut patronage, nous

résistons à l'intégration par l'antisémitisme tout en poursuivant le combat pour la libération des damnés de la terre.

À ce propos – vous allez me détester – vous avez une dette envers les « antisémites édentés » que nous sommes. Lorsque certains d'entre nous, mal dégrossis, s'invitent dans le débat républicain avec leurs pataugas, quelque part, ils vous sont utiles. Lorsque par exemple ils s'en prennent à la mémoire du génocide, ils touchent à quelque chose de bien plus sensible que la mémoire des Juifs. Ils s'en prennent au temple du sacré : la bonne conscience blanche. Le lieu à partir duquel l'Occident confisque l'éthique humaine et en fait son monopole universel et exclusif. Le foyer de la dignité blanche. Le bunker de l'humanisme abstrait. L'étalon à partir duquel se mesure le niveau de civilisation des subalternes. En fait, les indigènes, impolis et insoumis à cette règle, dès lors qu'ils la contestent, révèlent des secrets de famille. Lorsqu'on vous jalouse, c'est que l'on convoite votre place dans le cœur des Blancs. Notre légitimisme nous perdra, mais en vous disputant la place de favoris, on met à nu l'illégitimité des règles blanches et, dans le même mouvement, l'existence du prince blanc, la véritable autorité.

Je vous l'ai dit plus haut. Je refuse les honneurs et préfère, aux clairs qui sonnent, la discrétion des anémones. Pourtant, c'est un fait d'histoire. Beaucoup de musulmans, tant des individus que des autorités, ont sauvé des Juifs sans jamais s'en vanter. Aussi, aimerais-je vous inviter à méditer ces mots de Dieudonné qui troublent ma conscience. Il rapporte dans l'un de ses spectacles les propos d'un autre humoriste français qui aurait dit : « C'est indigne de la France qu'un homme comme Dieudonné puisse encore s'exprimer. » Dieudonné réplique : « En tant que Juif, il a dit que cela lui rappelait les heures les plus sombres de l'histoire, ça lui rappelait les années trente. Merde ! Il a dit qu'il attendait des excuses officielles de ma part. Donc, je profite de cette tribune pour lui dire que mes excuses il peut les ranger dans son cul et je tiens à lui dire que si le vent venait à tourner et qu'on se retrouvait dans une ambiance des années trente, qu'il ne vienne surtout pas se planquer dans ma cave. En cas de match retour, je le balance aux autorités directement³⁴. »

Je crois qu'il faut le prendre au sérieux. Ce ne sont pas les paroles d'un simple bouffon mais d'un produit de son temps. Ce système

pourri est en train de faire de vous des monstres, comme il fait de nous des crapules. Son œuvre pourtant n'est pas achevée. Je connais bien les gens de ma race. Bien que cabossés et terriblement abîmés, nous avons encore le cœur gros et une certaine pratique de la noblesse humaine mais pour combien de temps ? Je vous laisse mais je ne voulais pas vous quitter sans vous confier deux certitudes qui sont les miennes et, humblement, vous faire une « offre généreuse » :

Vous êtes en train de perdre des amis historiques.

Vous êtes toujours dans le ghetto.

Et si nous en sortions ensemble ?

* [Mouvement socialiste juif](#) créé à la fin du XIX^e siècle en Pologne et qui s'oppose au sionisme.

Nous, les Femmes indigènes

« *Quel courage !* »

Une Blanche admirant une beurette échappée du goulag
familial

« Vous ne tomberez pas la moustache de votre père ! » C'est ma mère qui parle.

Toute ma vie est passée à obéir à cet ordre, à le craindre, à le sacraliser, à le contourner, à le défier, à le moquer, à le feinter... et puis à lui obéir de nouveau. Et ainsi de suite. Mon père s'en est allé. Avec sa belle moustache. J'en suis soulagée. J'en éprouve même une fierté naïve.

Mon corps ne m'appartient pas.

Aucun magistère moral ne me fera endosser un mot d'ordre conçu par et pour des féministes blanches.

Récite ! « Ana hitt ou oueld ennass khitt* » Sur ma cuisse droite, trois marques faites au rasoir et recouvertes de khôl pour sécher le sang. C'est un rite patriarcal qui s'empare de ton corps, qui l'enchaîne à la lignée des ancêtres. Ma grand-mère paternelle approuve. Je lui appartiens. Ma grand-mère maternelle approuve. Je lui appartiens. Mes grands-pères, tombés martyrs, approuvent. Je leur appartiens. Mon père approuve, je lui appartiens. Ma mère, je n'en parle même pas, c'est elle qui m'a enfilé les menottes. Je lui appartiens. Le sang a séché. La cicatrice sera indélébile. J'appartiens à ma famille, à mon clan, à mon quartier, à ma race, à l'Algérie, à l'islam. J'appartiens à mon histoire et si Dieu veut, j'appartiendrai à ma descendance.

« Lorsque tu te marieras, in cha Allah, tu diras : Ana khitt ou oueld ennass hitt^{**}— Alors, tu seras à ton mari. »

La voix : C'est ignoble.

La France est très forte. Elle a déclaré la guerre à mes parents. La bataille est rude. Elle veut leur arracher mon corps, le coloniser. Elle est vorace. Elle me veut tout entière. « Ce sont des barbares ! » Elle hurle, elle hurle. Je l'entends partout : « Ce sont des barbares ! » Mais la cicatrice ne s'efface pas. Mes ancêtres ont remporté la partie.

Je n'ai rien à cacher de ce qui se passe chez nous. Du meilleur au plus pourri. Dans cette cicatrice, il y a toutes mes impasses de femme. Le monde est cruel envers nous. L'honneur de la famille repose sur la moustache de mon défunt père que j'aime et que la France a écrasé. Je vais devoir y faire gaffe et veiller sur lui. Nous seules savons le prix d'une moustache de colonisé à terre. Mon frère a honte de son père. Mon père a honte de son fils. Aucun des deux n'est debout. Je ramasse leur virilité déchue, leur dignité bafouée, leur exil. À travers eux, je ramasse ma mère. Non, mon corps ne m'appartient pas. Ma mère continue d'exercer sa souveraineté sur lui. Mais je suis une complice consciente. Je partage les rênes de ma vie avec elle, et avec toute ma tribu. De toute façon, si je les leur avais retirées, je les aurais données aux Blancs. Plutôt crever. Je préfère gérer. Et naviguer à vue. Le racisme est pervers. C'est un diable. Voyez comment en sa présence, tout devient paradoxal et brumeux. Vite une torche ! La morgue blanche. Bouffie d'elle-même, elle a sous-estimé nos hommes. Le racisme est-il à ce point bête ? Il méprise tellement son adversaire qu'il le croit inoffensif. Il s'imagine que les hommes de chez nous sont des corps inertes et désactivés. T'arrives, tu leur dérobes leurs femmes et ils te gratifient d'un « merci bouana ». Purée ! En vérité, ils existent, ils respirent, ils forment un groupe, un corps social qui a des intérêts à défendre. Un corps agissant qui défend ses privilèges. Reprenons. Lorsque par exemple le patriarcat blanc déclare « oh, homme indigène, je suis beau, fort, intelligent, bien plus que tu ne le seras jamais et je vais te prendre ta femme », il s'imagine un homme capitulard qui lui répondrait : « Mais sers-toi, fais comme chez toi. » Il ignore qu'il s'adresse à un adversaire, un

ennemi redoutable qui défendra son bien. Et c'est ce que fera le mâle indigène. Il défendra ses intérêts d'homme. Sa résistance sera implacable : « Nous ne sommes pas des pédés ! » C'est ainsi que nous deviendrons un champ de bataille. Nous serons malmenées, écartelées. Soumises pour les uns, traîtres pour les autres.

Le père de « Georgette » nous avait pourtant prévenues :

« Qu'la mer vous mange tous ! Vous m'écoutez pas ! Tu crois que c'qu'elle raconte la maîtresse, c'est ça l'bien ! Y'a pas de bien qui peut venir d'eux, y'en a pas ! Et si tu m'crois pas, tu verras... Rappelle-toi c'qu'il a dit ton père. Quand je s'rai plus là, tu l'constateras toi-même ! Tu vas dire : mon père il a raison ! Mais c'est trop tard... Et toi, tu viens m'saboter l'éducation d'mes enfants. T'es l'poison dans la maison. J'le nourris, j'l'habille, j'le soigne quand il est malade l'poison. J'turbine toute la journée pour des ordures. Mais moi, j'suis pas Si Slimane ! Sa femme et ses enfants qui lui ont chié sur sa barbe blanche. Il bosse toute sa vie pour eux... Au turbin comme un chien, comme un rat... À la finale, elle a monté les enfants contre lui. J'l'avais dit : si tu t'marié avec la femme d'ici, c'est l'catastrophe. Moi, j'ai marié avec une femme d'mon village, c'est l'catastrophe la plus pire. Madame la Biquette, elle veut faire l'occidentale. Elle est plus pire qu'la mode des minijupes ! Mais moi, j'suis pas Si Slimane ! J'vous tuerai tous ! Un par un. J'ai pas peur d'la justice des hommes. La justice d'ici, des chiens, moi j'l'emmerde... J'écris tranquillement les paroles de Dieu sur l'cahier d'ma fille et regarde le résultat : ta mère, elle m'envoyé l'bombe atomique sur ma gueule. Quand j'l'ai ramenée ici, elle savait même pas bonjour-bonsoir, maintenant elle veut monter sur mon dos. L'chef y monte dessus toute la journée ; quand j'rentre à la maison c'est ta mère ! Elle fait l'maline dans votre tête... Mais j'préfère vous tuer tous. Ou bien j'embarque tout l'monde à Marseille. Vous allez manger une galette sec et un oignon. Comme ça, vous comprendrez qu'c'est moi l'père³⁵ ! »

Sœurs, vous souvenez-vous du téléfilm *Pierre et Djemila* ? Lui, beau, amoureux, attentionné. Blanc. Elle, belle, amoureuse, terrorisée par sa famille. Arabe. Ce film s'adressait à nous, les filles d'immigrés. Il

nous parlait. Il nous disait combien nos familles étaient détestables et la société française désirable. Un film qui nous détournait des nôtres, de nos pères, ces zoufris exploités, qui peinaient à nous faire vivre, et de nos mères, femmes d'immigrés qui peinaient à nous élever. Le film nous expliquait, à nous leurs filles, qu'ils nous traitaient mal et que nous n'avions qu'une échappatoire : nous arracher à eux. Au début, je vous le dis franchement, j'ai cru à cette rengaine qui t'accompagne partout, s'insinue par tous les pores et s'incrute dans ta peau. Vous aussi, peut-être ? Et puis j'ai douté, et finalement je n'ai pas marché. Mais j'aurais pu, comme tant d'entre nous. Sans doute que déjà, l'adolescente que j'étais avait bénéficié de l'expérience de nos grandes sœurs qui (souvent) se sont cassé les dents sur ce mirage du blanc prince charmant. Un envoûtement qui leur a coûté une bagatelle : la rupture familiale, la stigmatisation de leur mère coupable de les avoir « mal éduquées », la honte qui rejaillit sur tous mais aussi la culpabilisation, et en prime, la mauvaise réputation... Sait-on combien de nos sœurs se sont suicidées, prises dans le feu de la bataille que se sont livrée les deux patriarcats ? Le Blanc, conquérant et sûr de lui et l'autre, l'indigène, dominé et aux abois. Un envoûtement qui projetait de faire de nous les complices, les supplétives du système raciste qui devait donner le coup de grâce à cette honnie famille maghrébine. Tout ça deux ou trois décennies à peine après les indépendances africaines. Cette vieille recette n'a pas pris une ride. N'a-t-elle pas trouvé son point d'orgue avec le succès flamboyant de Ni Putes Ni Soumises ? Les élites françaises sont uniques. Voyez leur attitude face au sexisme de la France d'en haut, à celui de la France d'en bas et à celui de la France d'en dessous de la France d'en bas. Cette France des hauteurs qui n'a pas hésité à publier à la une d'un grand magazine la photo de Simone de Beauvoir, nue, pour fêter le centenaire de sa naissance. Aurait-on pu imaginer Sartre à poil en couverture d'un journal de référence ? Sans doute faut-il voir là l'expression d'une sensibilité, d'une fibre toute française. Artistique. Esthétique. Qui peut mieux que l'élite française voir et sentir ce qui, derrière la féministe, faisait « la femme » ? Une élite satisfaite d'elle-même, donneuse de leçons, marchant dix centimètres au-dessus du sol et obstinément indifférente au réel. Un réel maltraité et méprisé au profit d'une autosatisfaction qui n'a aucune limite. De notre poste d'observation, le spectacle est édifiant.

Que voyons-nous ? D'abord, l'indifférence quasi totale de cette élite au patriarcat blanc qui structure la société française et détermine la vie de millions de femmes. Et pourtant, tous les indices montrent que la condition des femmes françaises se dégrade (viols, violences conjugales, écarts de salaires, exploitation du corps des femmes à des fins commerciales...). Ensuite, ils se mettent en rangs serrés pour dénoncer sans appel des violences faites aux femmes de banlieues, quand l'auteur est noir ou arabe. Le sexisme des mecs de quartiers est une barbarie sans cause et sans origine. Voyez, tous ces phalocrates blancs qui se découvrent féministes lorsque le banlieusard apparaît ? Ils n'ont jamais de mots assez durs pour le crucifier, pas de compassion assez forte pour nous plaindre. L'ensemble du monde blanc a maintes fois communiqué, des trémolos dans la voix, contre le méchant mec des cités. *Last but not least*, ils manifestent une solidarité de classe quasi unanime pour soutenir les DSK et compagnie et leur trouver les circonstances atténuantes les plus extravagantes. Une élite qui fait corps avec son machisme : elle euphémise le viol blanc, sème une confusion volontaire entre viol et libertinage, ignore toute forme de compassion vis-à-vis des victimes quand l'auteur est blanc et haut placé. En revanche, contre nos frères, c'est la corrida, les matadors sont lâchés.

Sous la pression, certains hommes de chez nous enfilent un masque blanc. Ils le portent mal. Fatalement, il les défigure. S'interrogent-ils sur leur violence envers nous ? Tu parles. Ils sont laids parce qu'ils n'abdiquent leur virilité que pour plaire aux Blancs. Pas parce que nous subissons leur violence. Ils abdiquent devant le pouvoir. Quand ils convoitent une femme blanche, ils sont chevaleresques, prévenants, romantiques. Des qualités insoupçonnables dans l'intimité de nos HLM. J'en viens à préférer les bons gros machos qui s'assument. Je vous le dis mes sœurs, il faut trancher dans le vif. Quand les hommes de chez nous se réforment sur injonction des Blancs, ce n'est pas bon pour nous. Parce qu'en fait, ils ne se réforment pas. Ils font semblant. Ce sont des comédiens qui jouent leur rôle avec plus ou moins de talent. Quand on chasse le naturel, il revient au galop. Et c'est nous qui nous prenons les sabots en pleine poire. Comme je nage dans mes contradictions, je l'avoue, je préfère l'authentique à la copie. Parce que c'est moins la réalité de la domination masculine qui pose problème que sa déshumanisation. Le

pire, c'est que ça n'a rien de nouveau. Ces Noirs au masque blanc ont d'illustres prédécesseurs. C'est cocasse mais les pionnières du féminisme dans le monde islamique étaient... des hommes : Qasim Amine, Mohammed Abduh, Tahar Haddad, Taha Hussein, Mohammed Rachid Rida^{***}... La plupart des commentatrices musulmanes de ce phénomène s'en félicitent et y voient un humanisme exceptionnel, une philanthropie tombée du ciel. Cette naïveté me laisse pantoise. Pour quelle raison des hommes abdiqueraient-ils volontairement leurs privilèges ? Pourquoi diable encourageraient-ils une lutte qui menace leur pouvoir sur les femmes ? En Europe, les premières féministes étaient des femmes très naturellement. Pourquoi le monde islamique a-t-il enfanté une telle incongruité ? Je n'y vois pour ma part aucun mystère. Les élites de ces sociétés étaient déjà écrasées par l'idée de leur « retard » civilisationnel. La libération des femmes, lorsqu'elle est prônée par des hommes, ne peut en aucun cas s'expliquer par un tropisme profemmes mais plus sûrement par le complexe de l'indigène humilié par la puissance coloniale et désireux de se hisser au niveau des supposées normes du colonisateur. Ils me fatiguent ces mecs. À propos de virilité, avez-vous remarqué, sœurs, l'émotion qui s'empare d'un démocrate blanc lorsqu'un banlieusard déclare son homosexualité devant micros et caméras ? Entendre un lascar faire son coming out : un kiff de blanc civilisateur, un aboutissement pour l'indigène retardataire. Car pour un khoroto^{****}, faire de sa sexualité une identité sociale et politique, c'est entrer dans la modernité par la grande porte. Le Blanc est au bord de l'extase. Tous ces mots qui se bousculent au portillon de la conscience de l'indigène, encore archaïque mais promise à un destin d'Homme, l'assiègent : « s'assumer », « s'accomplir », « se réaliser », « arracher ses chaînes » et « crever les tabous ». L'indigène est encerclé mais hypnotisé. Parfois, parce que les siens sont étouffants, il cède à l'assaut. Immédiatement, il est porté au pinacle. J'en ai marre de ces héros à deux balles. Mais le démocrate blanc entre en transe. Quand il rencontre ce personnage improbable, il est secoué de spasmes, d'une envie irrépressible de l'embrasser, de le serrer dans ses bras et de communier avec lui. Grâce à cette conversion inespérée, il a accompli sa mission civilisatrice. Il vient de remporter une victoire miraculeuse contre un ennemi qui le tétanise et le nargue : la redoutable et

insolente virilité islamique. Celle qui rend fou. Celle qui fait baver les phalocrates. « Ils voilent leurs femmes. Ils peuvent en avoir quatre. Les salauds ! » Il faut arrêter de se raconter des histoires. Les Blancs, lorsqu'ils se réjouissent du coming out du mâle indigène, c'est à la fois par homophobie et par racisme. Comme chacun sait, « la tarlouze » n'est pas tout à fait un « homme », ainsi, l'Arabe qui perd sa puissance virile n'est plus un homme. *Et ça c'est bien. C'est même vachement bien.* Et puis, c'est tellement rassurant. Il va sans dire que le message sera capté cinq sur cinq de l'autre côté du périphérique aussi, on ne s'étonnera pas de la compétition viriliste et homophobe qui s'installera dans le camp d'en face et qui prendra un plaisir vicieux à surjouer une sexualité fabriquée par le regard colonial dans cette guerre sournoise que se livrent des forces antagoniques et irréductibles. Mais à part ça, il paraît que dans les cercles philanthropiques, on s'inquiète de notre sort, à nous les meufs. Sans déconner ?

Mes sœurs, on est en droit de se poser des questions, non ? Pourquoi les femmes blanches et surtout les féministes qui ont une connaissance fine du patriarcat se sont-elles laissé enrégimenter dans cette union sacrée contre les mecs de banlieues ? Ont-elles été ensorcelées ? Je n'aurai pas la faiblesse d'y croire. La vérité c'est que, prises dans un conflit d'intérêts, elles ont privilégié la solidarité de race. Comme Le Pen, elles préfèrent leur famille à leur voisin... En tant qu'indigènes, nous savons, depuis *Pierre et Djemila*, que rares sont ceux qui veulent notre bien. Nous ne sommes que des faire-valoir, des instruments de la vanité blanche. Ce bal des hypocrites a pourtant une vertu. Il nous oblige à retourner dans le réel, et à nous resituer. Il nous contraint à la lucidité. Nous chassons les mythes, nous dissipons le brouillard. Regardons nos parents, regardons nos frères, regardons les femmes de nos quartiers. Et observons les élites blanches. Et puis, redécouvrons nos mères, nos pères, et nos frères. Eux, des ennemis ? Il n'y a pas de réponse simple à cette question. Je mentirais si je répondais un non franc et sans appel. Mais je fais le choix conscient de dire non car ma libération ne se fera pas sans la leur. Comme Assata Shakur, je dis : « Nous ne pouvons pas être libres tant que nos hommes sont opprimés. » Non, mon corps ne m'appartient pas. Je sais aujourd'hui que ma place est parmi les miens. Plus qu'un instinct, c'est une démarche politique. Mais avant

de devenir un acquis conscient, ce retour s'est réalisé par une volonté collective de survie et de résistance. Ma conscience en est le produit. Notre moi collectif a réagi en créant son propre système immunitaire. Que devient Djemila – que devenons-nous – lorsque, le temps de l'idylle passé, elle est larguée par Pierre qui s'en va vers d'autres cieux ? Quid de son autonomie financière ? Que devient la femme indigène, isolée et vulnérable dans une société hostile qui la discrimine, l'exotise et l'instrumentalise ? Trouvera-t-elle refuge auprès des siens après sa « trahison » ? Parfois oui, et d'autres fois, ce sera la galère. Quoi qu'il arrive, elle aura subi l'opprobre. Alors, pourquoi prendre ce risque ? C'est la question à laquelle nous devons répondre surtout lorsqu'on est de basse condition. En d'autres termes, la plupart d'entre nous. Une copine me disait : « Je n'ai jamais été féministe. Je n'y ai même jamais pensé. Pour moi le féminisme c'est comme du chocolat. » Comme c'est juste ! Nous reprocher de ne pas être féministes, c'est comme reprocher à un pauvre de ne pas manger de caviar. Car quelle est notre marge de manœuvre entre le patriarcat blanc et dominant et le « nôtre », indigène et dominé ? Comment agir quand la stratégie de survie du dernier consiste à exposer ses pectoraux, à faire étalage de sa virilité ? C'est cette équation que notre moi collectif a dû résoudre. Un moi qui a réalisé l'air de rien le difficile compromis entre l'intégrité, la sauvegarde du groupe et la libération de l'individu. Un compromis entre les hommes et les femmes indigènes, ce que des sœurs africaines ont appelé « négo-féminisme ». Dans cette bataille, nous n'avons pas été passives. Nous avons joué notre partition, avec les moyens du bord. Certaines d'entre nous se sont éloignées des hommes blancs, certaines s'en sont rapprochées non sans poser leurs conditions, d'autres ont exigé la conversion à l'islam, d'autres ont mis le hijab. Pour un tas de raisons qui vont de la recherche de la spiritualité à la résistance politique en passant par une forte conscience de soi et de sa dignité. Car enfin, nous ne sommes pas des corps disponibles à la consommation masculine blanche. Et nous refusons d'être des corps exploitables par la société du spectacle. En même temps, nous retissons les liens avec nous-mêmes. Nous appartenons à la « communauté » et nous l'assurons de notre loyauté. Un paradoxe de passer par la bénédiction collective ? Un coup de poignard dans le dos de la cause des femmes ? Non. C'est la condition pour une émancipation concrète car

c'est ça ou le déchirement perpétuel, le « no man's land » de la « beurette » ou de la « black » désincarnée. Désormais, cette marge de liberté négociée nous permettra d'avoir un peu plus de contrôle sur nos vies. C'est appréciable et c'est mieux que rien. Dans ce cadre, la dimension « chocolat » du féminisme prend toute sa force : l'homme indigène n'est pas notre ennemi principal. La critique radicale du patriarcat indigène est un luxe. Si un féminisme assumé devait voir le jour, il ne pourrait prendre que les voies sinueuses et escarpées d'un mouvement paradoxal qui passera obligatoirement par une allégeance communautaire. Du moins aussi longtemps que le racisme existera.

Sœurs, commençons par un acte de libération. Une simple pensée. Celle de s'autoriser à poser cette question : doit-on nécessairement adhérer au féminisme ? Et pourquoi cette question est-elle déjà en soi une intolérable transgression ? Si oui, pensez-vous qu'il faille inventer un féminisme nouveau ? Moi, je préfère rester prudente et examiner la chose de plus près. Nous vivons un moment complexe, et cette complexité rend plus difficile notre autodéfinition. Quoi qu'il en soit, il existe un besoin de clarifier, d'analyser pour mener des luttes adaptées à notre condition de femmes non-blanches d'Occident. Pour les besoins de notre cause, je veux bien utiliser le concept de « féminisme décolonial ». Bien qu'il ne me satisfasse pas complètement, il est un compromis entre une certaine résistance au féminisme chez nous et dans le tiers-monde et la réalité massive et inquiétante des violences multidimensionnelles qui nous sont faites, violences produites par les états et le néolibéralisme³⁶. Considérons-le comme un arrangement entre la résistance au féminisme, à ses formes occidentalo-centrées^{*****}, et sa pénétration effective dans les mondes non-blancs, puis son adoption, puis sa réappropriation par une partie de nous-mêmes. C'est un gros chantier. Commençons par déblayer le chemin.

Le féminisme est-il universel et intemporel, un passage obligé pour prétendre à la libération, à la dignité et au bien-être ? Je ne crois pas. Comme tout phénomène social, il est situé dans l'espace et dans le temps. Il faut savoir en saisir les conditions d'émergence. D'abord, je le confesse, j'ai un grief contre nous-mêmes : trop souvent, les féministes du Sud voient le mouvement féministe avec les yeux de Chimène. D'emblée, c'est un phénomène supérieur. La subjugation est telle que des féministes musulmanes par exemple n'hésitent pas à

faire des anachronismes historiques pour inscrire le féminisme dans la genèse de l'histoire islamique. Toute la dignité de l'islam est alors contenue dans la capacité de ces militantes à prouver qu'il est bien féministe dans la lettre et sexiste dans la lecture qu'en a faite le patriarcat local. Partant de là, elles sont condamnées à en faire la démonstration et à rester prisonnières des termes d'un débat imposé par d'autres. Elles pèchent par adhésion aveugle au paradigme de la modernité, par l'idée que les conflits de genre aujourd'hui sont d'abord déterminés par la nature des sociétés islamiques et moins par les structures économiques et politiques globales et les rapports Nord/Sud. Ainsi les sociétés où le mouvement féministe est inexistant ou marginal sont considérées comme accusant un retard civilisationnel. Il faudrait donc rattraper ce retard et opérer des greffes dans des espaces/temps différents en faisant fi des réalités sociohistoriques, voire géopolitiques des pays concernés, de l'impact de la modernité dans les rapports de genre et dans leur transformation, mais aussi en négligeant les conditions historiques d'apparition du féminisme qui en font un phénomène spécifique à l'Europe et plus largement à cet espace géopolitique qu'on appelle Occident.

Sœurs, soyons méthodiques et posons-nous les bonnes questions. Existe-t-il vraiment une conscience féministe spontanée des femmes blanches ? Quelles sont les conditions historiques qui ont *permis* le féminisme ? On ne peut pas ne pas resituer les prémices de la *possibilité* du féminisme dans un moment géopolitique précis : celui de l'expansion capitaliste et coloniale rendue possible par la « découverte de l'Amérique » et dans un autre moment fondateur : la révolution française, elle-même condition de l'émergence de l'état de droit et de l'individu citoyen. La révolution française devenue une promesse – celle de la reconnaissance de la citoyenneté universelle pleine et entière – qui n'a évidemment pas été tenue puisque cette citoyenneté était au départ réservée aux hommes, mais elle est devenue un horizon possible pour les femmes puisque dorénavant, grâce aux principes de la révolution, elles allaient pouvoir résoudre l'équation : si l'individu est un citoyen, et que la femme est un individu, alors la femme est une citoyenne de plein droit... Le féminisme mettra longtemps à se développer (son apogée se situe dans les années 1970) mais sera toujours contenu dans le cadre des démocraties libérales fondées sur l'idée d'égalité des citoyens et dans

lesquelles les femmes blanches ont obtenu des droits, certes par leur lutte propre, mais *aussi* grâce à la domination impériale.

« L'histoire de l'Occident, écrit Domenico Losurdo, se trouve face à un paradoxe. La nette ligne de démarcation, entre Blancs d'une part, Noirs et Peaux-rouges de l'autre, favorise le développement de rapports d'égalité à l'intérieur de la communauté blanche³⁷. »

Intéressant, non ? N'oublions pas qu'à l'époque de la révolution, la traite négrière existe déjà et que la France est partie prenante de ce commerce. Les conflits d'intérêts « de race » entre le Sud et le Nord ne sont pas fixés à cette époque. Les peuples du Nord qui n'étaient pas encore tout à fait « blancs » pouvaient envisager des convergences dangereuses avec les peuples colonisés. La révolution française coïncide avec la révolution haïtienne et interagit avec elle. Les sans-culottes manifestent pour demander l'abolition de l'esclavage contre « l'aristocratie de l'épiderme ». Mais les états coloniaux en voie de constitution ont toujours su habilement intégrer certaines couches du prolétariat et des femmes à travers leur bras social ou politique. C'est aussi comme cela que la race blanche fut inventée. Ce que je veux dire, sœurs, c'est que les sociétés européennes étaient horriblement injustes vis-à-vis des femmes (on y a immolé des milliers de « sorcières ») mais que celles-ci, grâce à l'expansion capitaliste et coloniale, ont largement amélioré leur condition au détriment des peuples colonisés. Alors, cessons d'admirer bêtement un monde qui n'a enfanté des phénomènes politiques que pour résoudre ses propres contradictions, justifiées ou pas, mais qui n'a rien à voir avec une quelconque avant-garde éclairant le monde. N'est-ce pas ce à quoi nous invitent James Baldwin et Audre Lorde ?

À Baldwin qui lui reproche de trop charger les hommes noirs, la féministe afro-américaine répond :

« Je ne blâme pas les hommes noirs. Ce que je dis, c'est qu'il faut que nous revoyions nos façons de combattre notre oppression commune parce que si on ne le fait pas, on s'entre-détruira. Il faut que nous commençons à redéfinir ce qu'est une femme, ce qu'est un homme et comment nouer nos relations. » Baldwin réplique : « Mais cela exige de redéfinir les termes de l'Occident³⁸. »

« Mais cela exige de redéfinir les termes de l'*Occident*. » Sœurs, puis-je vous proposer de prolonger la réflexion de Baldwin ? C'est bien l'expansion du capitalisme à travers le monde qui a exporté les systèmes politiques, les conflits qui structurent le monde blanc entre la gauche et la droite et entre progressistes et conservateurs, les États-nations, les langues, les modes de vie, les codes vestimentaires, les épistémologies, les structures de pensée... Il n'y a aucune raison de penser que le féminisme y ait échappé. Pour moi, le féminisme fait effectivement partie des phénomènes européens exportés. La puissance de l'impérialisme est telle que l'ensemble des phénomènes qui structurent le champ politique, économique, culturel occidental s'est imposé dans le monde avec plus ou moins de bonheur : parfois ils se heurtent aux résistances des peuples, parfois ils pénètrent comme dans du beurre. Ils deviennent réalité. Ils informent et façonnent le quotidien. Mais, tous ces pays ont des histoires spécifiques et surtout des systèmes économiques et politiques spécifiques qui déterminent et façonnent entre autres les rapports hommes/femmes. Vous le savez peut-être, mais avant la « grande rencontre » avec l'Occident, il y avait des endroits où les rapports de domination de genre n'existaient pas, il y avait même des régions du monde où le genre féminin n'existait pas³⁹. Il y a des régions où au contraire, il y avait un patriarcat local spécifique, c'est-à-dire non christiano-centré et pas forcément hétéro-sexiste. En fait, avant la grande nuit coloniale, il y avait une extrême diversité dans les rapports humains que je ne veux pas romancer mais qu'on ne peut pas ignorer. Comme le rappelle Paola Bacchetta :

« Les colonisateurs n'ont pas seulement imposé leurs propres notions de genre et de sexualité à des sujets colonisés. L'effet de cette imposition a été d'empirer notablement la situation des femmes et des minorités sexuelles⁴⁰. »

Avec un recul de cinquante ans, nous savons, notamment grâce aux intellectuels décoloniaux d'Amérique latine, que si les indépendances formelles ont bien eu lieu, la « colonialité du pouvoir », elle, n'a pas disparu. En effet, les jeunes nations libérées ont marché dans les pas de leurs anciens maîtres, ont copié leurs systèmes politiques sans distance critique, adopté les formes des États-nations européens,

français en particulier, dont les limites avaient douloureusement été éprouvées pendant les deux guerres dites mondiales, les formes de juridiction, de démocratie, de rapport à la citoyenneté, à la liberté, à l'émancipation... La diversité des formes sociales a ainsi fait place à une homogénéisation progressive. La diversité a soit disparu, soit s'est métamorphosée. Souvent elle a résisté et s'est recomposée. C'est ce qui s'est passé dans la majorité des cas. Le féminisme comme idée mais aussi comme forme de lutte devient donc parfois une réalité qu'il faut accepter quand les femmes s'en emparent et le redéfinissent, qu'il soit séculier, islamique ou articulé aux cultures locales, mais accepter de refuser si les femmes le rejettent.

C'est ce que suggère Baldwin lorsqu'il conditionne la redéfinition de la féminité et de la masculinité à une remise en cause de l'Occident. Il a mille fois raison. On ne peut pas penser le type de relations sociales, la famille, les rapports de genre ou la sexualité si on ne pense pas la nature de l'état et si on ne pense pas les rapports Nord/Sud, le néolibéralisme et ses métamorphoses. Plus encore, il faut questionner les notions d'égalité, d'émancipation, de liberté, de progrès, voire refuser de se conformer au modèle libéral de l'individu.

Sœurs, nous avons besoin d'une pensée globale qui envisage une alternative à une civilisation occidentale en déclin et qui a atteint ses limites. En d'autres termes, penser le genre et les types de relations hommes/femmes ne peut se faire sans une remise en cause radicale de la Modernité et une réflexion sur son alternative civilisationnelle. Ce n'est pas en nous en prenant aux symptômes de la violence masculine à notre égard que nous allons transformer notre réalité mais en nous attaquant aux structures. Dans cette lutte, notre mobilisation en tant que femmes non-blanches sera décisive. Mais me direz-vous, c'est bien beau tout ça, mais pendant ce temps, on étouffe.

Oui.

À la question « pourquoi n'avez-vous pas porté plainte », la victime noire d'un viol répond à l'interviewer, lui-même noir :

« Je n'ai jamais porté plainte parce que je voulais vous protéger. Je ne pouvais pas supporter de voir un autre homme noir en prison⁴¹. »

C'est ce qui provoque la rage d'Audre Lorde :

« Il est vital de traiter sans relâche la question du racisme, et du racisme blanc contre le peuple noir – de le reconnaître comme un domaine légitime de recherche. Nous devons aussi examiner la manière dont nous avons absorbé le sexisme et l'hétérosexisme. Ce sont là les normes du dragon dans lequel nous sommes nés – et nous devons examiner ces distorsions avec la même ouverture et la même implication que celles mobilisées contre le racisme... »

Nos communautés ne peuvent pas faire l'économie de cette introspection. Les hommes doivent apprendre à nous respecter et comprendre notre sacrifice comme nous comprenons la nécessité de les protéger⁴². Ce débat entre nous est une priorité. Y veillerons-nous ?

James Baldwin poursuit : « Les femmes en savent bien plus que les hommes. » Audre Lorde : « Et pourquoi ? Pour les mêmes raisons qui font que les Noirs savent ce que les Blancs pensent. C'est une question de survie. »

Oui, nous en savons plus, et c'est pour cette raison que nous sommes plus stratèges... ou rusées diront d'autres. Nous savons notamment que les hommes de chez nous sont tout aussi opprimés que nous, selon d'autres modalités.

« Sais-tu ce qui arrive à un homme lorsqu'il a honte de lui-même, lorsqu'il ne trouve pas de boulot ? Lorsque ses chaussettes puent ? Lorsqu'il ne peut protéger personne ? Lorsqu'il ne peut rien faire ? Sais-tu ce qui arrive à un homme lorsqu'il ne peut pas faire face à ses enfants parce qu'il a honte de lui-même ? Ce n'est pas comme être une femme... », dit James Baldwin. Et il poursuit :

« L'homme noir a un pénis. Et ils le lui ont arraché. Un homme noir est un ***** lorsqu'il essaie d'être un modèle pour ses enfants et qu'il essaie de protéger sa femme. C'est un crime majeur dans cette république. Et tout homme noir sait cela. Et toute femme noire en paie le prix. Et tout enfant noir également. »

En Europe, les prisons regorgent de Noirs et d'Arabes, les contrôles au faciès ne concernent pratiquement que les hommes et ils sont les principales cibles de la police. C'est à nos yeux qu'ils sont

diminués. Et c'est bien nous qu'ils tentent désespérément de reconquérir, souvent par la violence. Dans une société castratrice, patriarcale et raciste (ou subissant l'impérialisme), *exister, c'est exister virilement*. « Les flics tuent les hommes et les hommes tuent les femmes. Je parle de viol, je parle de meurtre », dit Audre Lorde. Un féminisme décolonial ne peut pas ne pas prendre en compte ce « trouble dans le genre » masculin indigène car l'oppression des hommes rejaillit immédiatement sur nous. Oui, nous subissons de plein fouet l'humiliation qui leur est faite. La castration virile, conséquence du racisme, est une humiliation que les hommes nous font payer le prix fort. En d'autres termes, plus la pensée hégémonique dira que nos hommes sont barbares, plus ils seront frustrés, plus ils nous opprimeront. Ce sont les effets du patriarcat blanc et raciste qui exacerbent les rapports de genre en milieu indigène. C'est pourquoi un féminisme décolonial doit avoir comme impératif de refuser radicalement les discours et pratiques qui stigmatisent nos frères et qui dans le même mouvement innocentent le patriarcat blanc. Je crois percevoir que Lorde en a conscience lorsqu'elle dit à Baldwin :

« Il est vital pour moi d'être capable de t'écouter, d'entendre ce qui te définit, et pour toi de m'écouter, et d'entendre ce qui me définit. Car aussi longtemps que nous évoluerons à l'intérieur de ce vieux modèle, il ne servira à personne comme il ne nous a jamais servi. »

Cela a des implications politiques et stratégiques. Cela signifie que nous devons engager avec les hommes une réflexion sur la masculinité, comme nous y invite le très lucide Baldwin lorsqu'il dit à Lorde : « Il n'y a aucun modèle de masculinité dans ce pays qu'on peut respecter. Une partie de l'horreur d'être noir américain est d'être piégé dans le fait de jouer le rôle de l'imitation d'une imitation. »

Le piège de l'imitation. N'est-ce pas là l'une des nombreuses dimensions du phénomène djihadiste, type Daesh, qui agit comme une force contre-révolutionnaire ? N'est-ce pas dans ce piège que tombent ses promoteurs et ses combattants ? Celui d'une imitation grossière ? L'Occident colonial croyait anéantir la puissance virile de

nos hommes. Il l'a démultipliée à son image. Aujourd'hui, elle nous explose à la gueule non sans la complicité active de certaines de nos petites sœurs, pourtant programmées pour devenir des beurettes mais qui à l'appel du « djihad » répondent : présentes ! Lorsque leurs frères partent sauver l'honneur perdu, elles les suivent et, avec eux, réinventent un modèle de famille mythifié où les rôles sont naturalisés mais sécurisants : les hommes font la guerre, les femmes, les enfants. Les hommes, ces héros, les femmes, ces Pénélopes loyales qui signent par là la faillite d'un progressisme qui a vécu sans partage, un progressisme faussement universel mais vraiment blanc qui n'a eu de cesse de vouloir les domestiquer et leur cacher l'avenir : « Non, nos hommes ne sont pas des pédés ! », nous disent-elles. La boucle est bouclée.

Face à ce besoin de sécurité, il ne suffira pas d'implorer ou d'opposer des grands principes. Si nous devons avoir une mission, ce serait de détruire l'imitation. Ce sera un travail d'orfèvre. Il faudra deviner dans la virilité testostéronée du mâle indigène la part qui résiste à la domination blanche, la canaliser, en neutraliser la violence contre nous pour l'orienter vers un projet de libération commun. Cette masculinité, au fond, blanche, il faudra pour la compenser lui opposer quelque chose d'au moins aussi valorisant. Ça s'appelle le respect. Ce n'est pas compliqué, mais ça coûte cher.

« Je crois que le sens noir de la masculinité et de la féminité est bien plus sophistiqué que le sens occidental. »

Chères sœurs, que pensez-vous de cette citation du frère Baldwin ? Je la trouve énigmatique parce qu'elle semble mensongère tant nos vécus contredisent cette affirmation. Mais je sens qu'elle contient un savoir enfoui dans nos profondeurs. Elle est remplie d'un puissant potentiel et même d'une promesse. J'ai envie d'y croire mais on aura tôt fait de m'accuser de céder à un patriotisme indigène. Et puis non, je m'en fous puisque j'ai décidé l'optimisme et le triomphe de l'amour révolutionnaire.

* Je suis un mur et le fils des gens est un fil.

** Je suis un fil, et le fils des gens est un mur.

*** Figures du réformisme dans l'islam.

**** Du dialecte maghrébin. Qualifie, dans le registre de l'autodérision et de l'humour, un « Arabe » mal dégrossi.

***** Le féminisme européen est évidemment pluriel. Il peut être d'état, libéral, néolibéral, impérialiste ou au contraire radical, antilibéral, antiimpérialiste et antiraciste. C'est sa version dominante dont il est question ici.

Nous, les Indigènes

« La chance aux chansons, la France a raison, il faut donner la chance aux chansons, il faut donner la chance aux chansons. »

Charles Trenet

On raconte que Josy Fanon a subi un fort traumatisme, le jour où, en octobre 1988, les états-majors de l'armée algérienne ordonnèrent de tirer sur la foule des manifestants. Elle se serait écriée : « Pauvre Fanon, les Damnés sont de retour. » Elle se suicidera le 13 juillet 1989, quelques jours après la fête de l'indépendance.

On raconte que Marthe Moumié a fait le serment de rapatrier au Cameroun la dépouille de son défunt mari, Félix Moumié, le célèbre indépendantiste, assassiné par les services français en Suisse et enterré en Guinée. À Conakry, elle fait la rencontre du gardien d'un cimetière qui lui indique un vague cercueil jeté au travers d'une allée, à même le sol, tel un détritrus. La tombe a été profanée. La militante qui a dédié sa vie à l'indépendance de son pays s'effondre. Moumié, a-t-on seulement prié pour toi⁴³ ? Quelques années plus tard, elle sera violée et assassinée par des voyous. Certains disent que le pouvoir voulait liquider un mauvais témoin, d'autres qu'il ne s'agissait que d'un crime crapuleux. Elle aurait été tuée par des enfants de l'indépendance... pour du fric.

On raconte que Djamila Bouhired, la grande moujahida, adulée de tout son peuple, n'a plus les moyens de se soigner. L'état algérien dont les caisses ne désemplassent pas et qui, dit-on, peut payer la dette française, ne prend pas soin d'elle. Elle aurait écrit une lettre dans laquelle elle se plaindrait de ce traitement indigne. Récemment, le régime aurait même laissé détruire la maison familiale de Larbi Ben

M'hidi, l'un des plus illustres martyrs de la révolution algérienne, assassiné par Aussaresse. L'entretien de la maison, devenue lieu de pèlerinage, était trop coûteux.

Le cœur me fend.

On raconte que des archives filmées datant de l'époque coloniale montraient des soldats français exécutant froidement des indigènes à bout portant. Et il se dit aussi qu'en France, dans la période postcoloniale, des reporters ont filmé, quasi en direct, devant des millions de téléspectateurs, l'exécution d'un jeune banlieusard qui tentait de faire exploser un train. Il s'appelait Khaled Kelkal.

J'ai mal.

Il se dit que de plus en plus de descendants de colonisés basculent dans la banalisation de l'extrême droite lepéniste qui les méprise avec passion et qui n'a jamais regretté l'usage de la torture en Algérie.

Il se dit que ces enfants d'immigrés seraient de plus en plus nombreux à vouloir fermer les portes de l'immigration à tous les migrants qui viennent frapper aux portes de l'Europe parce que la France ne peut plus « accueillir toute la misère du monde ».

Il se dit aussi qu'une poignée d'entre eux prennent les armes pour tuer des gens sur des terrasses de café, à l'aveugle ou à la sortie des écoles, parmi lesquels des Juifs, parmi lesquels des enfants.

J'étouffe. J'ai l'impression qu'une main sadique me tient la tête dans l'eau et m'empêche de reprendre mon souffle. Plus je me débats, plus la main accroît sa pression.

Il n'y a plus d'échappatoire possible. Nous faisons partie du problème.

Des larves ou des monstres, des valets ou des coupeurs de têtes, des cireurs de pompes ou des kamikazes. Voilà l'alternative qui s'offre à nous. Nous avons réalisé la prophétie blanche : devenir des non-êtres ou des barbares. Nos complexités et nos nuances se sont volatilisées. On nous a désépaissis, confisqués à nous-mêmes, vidés de toute substance historique. Nous prétendons être ce que nous avons été mais nous n'en sommes que des caricatures fantasmées et désarticulées. Nous bricolons avec des lambeaux d'identité épars collés avec de la mauvaise glue. Nos propres parents nous regardent avec perplexité. « Mais qui êtes-vous ? » pensent-ils.

Des perdants. Mon optimisme ne renaîtra que sur le socle de cette vérité ultime. *Nous sommes des perdants* juchés sur les charniers de nos ancêtres et contemplant impuissants le massacre industriel des Congolais, des Rwandais, des Syriens et des Irakiens. *Nous sommes des perdants*. Ce sera mon point de départ sinon rien. Mais cette renaissance se refuse à toute falsification. Nous sommes des fuyards et nous adorons les fables qui prolongent cette fuite. Nous nous raccrochons à des passés glorieux. Des passés que nous idéalisons et qui rehaussent artificiellement l'estime que nous avons de nous-mêmes au point parfois de singer nos maîtres et d'être condamnés à n'être que de pâles copies. Convaincants ni dans le raffinement culturel ni dans le crime. La preuve de nous-mêmes, nous allons la chercher dans le passé. Au près de la mythique civilisation arabo-andalouse, seule capable de rivaliser avec la grandeur supposée de la civilisation occidentale, alors que nous ne sommes que des enfants de fellahs venus des douars des Aurès ou du Rif. Sinon, dans l'égypte des pharaons. Hollywood a fait des films sur Cléopâtre, pas sur Soundiata Keita, n'est-ce pas ? Les très prétentieux gratte-ciel du Qatar qui rivalisent avec ceux de New-York trouvent plus grâce à nos yeux que ceux, ancestraux, de Sanaa au Yémen. Et il faut la voir, cette fierté pathétique, lorsque nous brandissons ce verset du Coran où il est question de l'atome. Puisque sans l'atome, point de bombe nucléaire et sans bombe nucléaire, point d'Hiroshima... *Hiroshima, mon amour*. Cette civilisation de la mort est, par nous, un plébiscite du quotidien.

J'ai pitié de nous ! Moi, je n'ai ni manoir, ni château. Vous non plus. Je ne suis ni duchesse, ni marquise. Vous non plus. Nous n'avons aucun titre de noblesse. Nous ne sommes pas des fils à papa mais nous sommes les enfants de nos pères et de nos mères. Pour la plupart, ils étaient ouvriers, manœuvres, femmes au foyer ou de ménage. Ils sont nés damnés de la terre, ils ont fini immigrés. Immigrés depuis le premier exil, celui des campagnes vers les villes de leur pays d'origine, conséquence du colonialisme, et un deuxième, celui du pays vers la France, conséquence du colonialisme. C'est tout. Ça suffit pour faire de nous des acteurs majeurs de l'histoire et du présent de la France. Et a fortiori, lorsque nous savons précisément qui nous sommes et ce que nous voulons. Alors, revenons à nos

vieux, c'est plus digne que de nous raconter des histoires qui agissent comme des placebos et nous éloignent de notre destin.

À l'époque, le discours officiel ne s'en cachait pas. L'immigration ouvrière était musculaire. C'était des bras qu'on importait pour les nécessités de la reconstruction après la guerre. En Europe, les bras étaient occupés à reconstruire leur propre pays. Le patronat ira en chercher au Maghreb, en Afrique sub-saharienne et aux Antilles. La droite sera sans complexe. La gauche admet volontiers leur exploitation mais temporise.

La voix : Ne soyons pas trop sévères envers nous-mêmes. La France n'est-elle pas aussi une opportunité pour l'immigré ?

L'immigré allait enfin trouver le saint Graal. Il allait pouvoir revendiquer ses droits. Lorsqu'il a débarqué à Marseille, l'immigré, il s'est retrouvé nez à nez avec elle, la démocratie. Il s'est penché, il est tombé sur les droits de l'homme, il a tourné à droite, il s'est cogné à la liberté. Et quand il a pris la gauche, il a trébuché sur la fraternité. Il ne le savait pas encore mais plusieurs décennies plus tard, il allait faire la rencontre ultime. Celle avec la laïcité qui allait parachever l'intégration de sa progéniture. Elle s'est fait désirer, la laïcité, elle se cachait à l'époque. Il ne fallait pas trop le gêner, l'immigré. Toutes ces valeurs d'un seul coup, il n'aurait pas su quoi en faire. Il se devait d'abord à l'impôt de la sueur, au travail à la chaîne, aux trois huit, à la mine, au marteau-piqueur. Prouver ses compétences, s'accomplir dans son destin de bourrique dix heures par jour, cinq jours par semaine, trente ou quarante ans durant. Car les valeurs de la France, ça s'hérite ou ça se mérite. Et puis, quand il était élégant, l'immigré, il savait se laisser mourir avant la retraite.

Mais faites taire ces bavards ! L'immigré, c'est le blues de nos chansons qui le raconte le mieux.

« Ô avion, envole-moi⁴⁴ »

Ô avion, envole-moi, vers l'Algérie chère à mon cœur, Ô avion, envole-moi, emporte-moi vers les miens. Ô avion, mon cœur est tourmenté, ma nostalgie est consumée par les flammes. Emmène-moi me divertir à Alger et visiter Sidi Abderrahmane. Dans l'exil, je n'ai

trouvé que la peine. Tous les jours mes souffrances augmentent. Ô avion, emmène-moi à Oran, visiter le pays de Sidi el Houari. Ô avion, l'exil est triste. Pauvre de lui, celui qui est loin. Emmène-moi à Constantine, visiter le pays de Sidi Rached. Ô avion, l'exilé vit dans la servilité alors que son pays est lumineux et heureux. Emmène-moi me promener dans les montages kabyles de Tizi-Ouzou à Bejaïa. Ô avion, sois tendre avec moi. Comprends les peines de l'exil. Quelle malédiction ! Emmène-moi à Batna, chez les Chaouis, à Annaba et à Sétif. Ô avion, envoie-moi, vers l'Algérie chère à mon cœur, emporte-moi vers les miens.

« Je ne suis pas d'ici⁴⁵ »

Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas d'ici. C'est le destin qui m'a poussée là. Je souhaite que les tortures de l'exil m'apportent au moins quelque chose. Une longue flûte, une longue flûte a blessé mon cœur et mon âme. La détresse se prolonge, je n'attends plus sa fin. La mélancolie, la détresse, leurs jours, j'espère les voir fuir. Si j'avais des ailes, je m'envolerais et vous retrouverais. Si j'avais des ailes, où que vous soyez, j'irais. Mon cœur guérira, ce n'est qu'auprès de vous que je trouve la paix. Je ne suis pas d'ici, c'est le destin qui m'a poussée là. Toi qui t'y rends, tu me frustres. Je veux visiter mon pays et me promener dans chaque recoin. Je ne suis pas d'ici. Mon pays est loin. Nostalgique, mon cœur est triste. Je serais heureuse, si j'étais entourée des miens.

« Ô France, Ô France, qu'as-tu fait des gens⁴⁶ ? »

J'ai laissé mon pays libre, comme une étoile scintillante Je suis allé au pays des impies, le pays de l'obscurité. Lorsque je prends la parole, je tourne sept fois ma langue dans ma bouche. Ils n'ont ni fierté, ni dignité et leurs femmes, dans les rues, se baladent libres et insouciantes. Je me fais violence à cause de cet exil que je jure de ne pas renouveler. L'Arabe chez eux est misérable qui ne vaudra jamais rien même s'il était le colonel Bendaoued.

Ô France, Ô France, qu'as-tu fait des gens, qu'as-tu fait des gens ? Tu n'aimes les immigrés qu'avec la pelle et la pioche. Quand il y avait du travail, qu'est-ce qu'ils aimaient les basanés ! Ils nous donnaient le sale travail, les égouts et le balai. Ô France, Ô France, qu'as-tu fait des gens ? Maintenant qu'il n'y a plus de travail, ils nous disent c'est fini. Retournez dans votre bled. Ô France, Ô France, tu n'aimes les Arabes qu'avec la pelle et la pioche. Ils ont envoyé la police et les CRS. Ils ont dit « virez les Arabes qu'ils soient immigrés ou en vacances ». Ô France, Ô France, qu'as-tu fait des gens ? Maintenant qu'il y a le chômage, ils nous méprisent. Ils ont oublié l'usine, les terrassements, et la mine. Ô France, Ô France, qu'as-tu fait des gens ? Les médisants rient de nous jusqu'à en baver, le bouc bêle et l'âne brait. Ô France, Ô France, qu'as-tu fait des gens ? La police arrive sur la place. Il n'y a plus de travail, plus de trafic, plus de business.

« Je mange du pain et de l'eau⁴⁷ »

Je mange du pain et de l'eau mais garde la tête haute. Ô mon fils, Ô mon fils, combien mon pays m'est cher. Je peux supporter le dénuement et la faim mais pas l'humiliation. Ô mes frères, mes sœurs, Ô mes frères, mes sœurs, des Français, je suis dégoûté. J'accepte de ne porter qu'un tricot, mais je ne veux pas qu'on m'appelle « bicot ». Ô mon Dieu, ma foi est meilleure que la leur. Celui qui critique le pays, que la rivière l'emporte. Ô mon pays, Ô mon pays, personne ne me trompera. J'accepte d'avoir les poches vides mais avec ma dignité, je suis leur égal. C'est el Houari (Boumediene) qui m'éduque. Je travaille le douzième et le treizième mois et je fais rentrer les devises. Je suis un Algérien rusé. Je mange du pain et de l'eau mais j'ai toujours la tête haute. Ô mon fils, Ô mon fils, combien mon pays m'est cher.

« J'arrive⁴⁸ »

Chez les Français, y'a plus de pain, pour l'Arabe, y'a pas de place. Ils se sont entendus contre les basanés. Il paraît qu'ils en ont renvoyé un en express dans un cercueil. J'arrive, j'arrive, prépare-moi un thé.

Paris et Marseille, c'est fini. Jaurès et Barbès, c'est fini. Plus de travail, plus de balades. La police fait la chasse avec les CRS. Je n'ai ni carte, ni fiche de paie. J'arrive, j'arrive, prépare-moi un thé. Paris et Marseille, Ô mère, c'est fini. Le Français dans son bureau, ça roule pour lui. L'Arabe, lui, est balayeur. Vingt ans pile poil que je trime dans un pays étranger. Tout est parti dans l'alcool, j'ai rien fait de bon. J'arrive, j'arrive, prépare-moi un thé. Paris et Marseille, Ô mère, c'est fini. La patrie est mieux que la vie à l'étranger. Chez nous, il n'y a plus de miséreux. Que vive Sétif, Bel Abbès, Tunis et Meknès. Notre Maghreb est toujours bien vivant. Chez les Français, y'a plus de pain, pour l'Arabe, y'a pas de place. Ils se sont entendus contre les basanés. Il paraît qu'ils en ont renvoyé un en express dans un cercueil.

Exploitation, injustice, passé colonial, crimes policiers, humiliations, mépris, déracinement, racisme, « racisme édenté », angoisses identitaires, nostalgie et idéalisation du pays, islam refuge, rapport trouble aux femmes blanches. Ils font foule, ceux qui, experts autoproclamés, sociologues de bazar, anthropologues à deux sous, prétendent trouver la clef de nos mystères dans l'interprétation du Coran et dans les replis de nos mœurs réputées fossiles alors que la plupart de nos secrets sont dans nos chansons, juste là, à portée de main, dans ces fragments de la mémoire immigrée. Je me souviens qu'un jour, mon père m'a dit qu'il n'oublierait jamais cet ami de la famille qui l'a pistonné dans cette entreprise qui allait l'embaucher. Je ne peux pas contredire mon père, lui qui a connu la faim et le dénuement. La France a été notre salut, et celui de la famille proche restée en Algérie que mon père a nourrie pendant trois décennies avec son salaire de misère. L'Algérie nous a trahis. Elle ne nous a offert aucune perspective malgré le rêve de nos parents d'y retourner. Ce sera notre éternel dilemme : rester et subir l'humiliation, partir et crever la dalle. Mais si on le lui avait demandé, mon père aurait répondu qu'à la France il préférerait toujours sa mère. C'est aussi pour elle qu'il a fait le choix de l'exil. Elle est morte, il était séparé d'elle par une mer et sa condition d'indigène. Il l'a rejointe prématurément, tué par son boulot. Il nous a quittés en faisant de nous des immigrés à vie et des profiteurs.

« Houria, ce n'est pas parce qu'elle est bien habillée qu'elle est propre. » La maîtresse nous faisait une leçon sur les apparences et nous apprenait à ne pas nous y fier. J'étais en primaire, je devais avoir huit ans. J'ai appris ce jour-là que l'habit ne faisait pas le Blanc. Mon instit a tapé dans le mille et je n'ai jamais cicatrisé – on a la patrie de son enfance n'est-ce pas ? Mes aînés l'ont su et ont promis de laver l'affront. Quelques années plus tard, nous entrons sur la grande scène, tous ensemble, comme des princes.

Je tenais ma revanche.

Nous partîmes cinq cents mais par un prompt renfort nous nous vîmes cent mille. Ça se passe en 1983, la Marche pour l'égalité et contre le racisme. Nous déferlons sur Paris et nous imposons pour la première fois sur la scène politique. Nous ne la quitterons plus. Mais qui sont-ils ? Où étaient-ils cachés ? D'où viennent-ils ? se demandait-on dans les salons, les rédactions, les organisations politiques. Des bidonvilles, des cités de transit, des cités HLM de Marseille, Lyon, Lille et Paris. « Nous ne sommes pas du gibier à flics. » C'était notre cri de ralliement. Autour de notre cou, déjà, le keffieh palestinien en souvenir des massacres de Sabra et Chatila. Une catastrophe pour la gauche socialiste qui est en train de négocier son tournant libéral et qui nous voit, impétueux, comme un risque de renforcement et de radicalisation de l'extrême gauche. Mitterrand préparait sa grande trahison : l'abandon du prolétariat blanc au profit de la social-démocratie. C'est aussi une catastrophe pour le lobby pro-israélien qui a dû connaître ses premières sueurs froides. Jusqu'au début des années 1980, sous les cieux protecteurs de la République française, le sionisme se portait comme un charme et coulait des jours heureux. Il se baladait dans les boulevards. Israël n'était-il pas un projet socialiste ? Mais qui sont ces cafards qui n'ont aucun complexe vis-à-vis du génocide nazi, pas d'atermoiement, pas d'affectation de façade ? Des dizaines de milliers de bicots qui échappent à tout le dispositif moral qui encadre la bien-pensance blanche et qui balise le chemin de la gauche molle. Un nouveau phénomène apparaît : l'émergence du corps politique indigène. La Shoah ? Le sujet colonial en a connu des dizaines. Des exterminations ? À gogo. Des enfumades, des razzias ? Plein. L'indigène n'est pas sujet aux émotions télécommandées. Après tout, les indépendances sont fraîches, elles ont moins de trente ans.

La Marche pour l'égalité « marque une rupture », écrit Abdelmalek Sayyad. Elle apparaît comme le premier événement depuis mai 68, parce qu'elle « a amené l'immigration à l'existence politique. Et cette existence politique a questionné la république elle-même, construite sur la négation de l'existence politique indigène. La mobilisation de dizaines de milliers d'indigènes [...] a bousculé en pratique certaines des assises fondamentales du pacte républicain. La nation France, ses contours culturels, son identité ethno-centrée, son rapport au monde, les frontières de la citoyenneté qu'elle a instaurées, percutés par les colonisés de l'extérieur trente ans plus tôt, ont été emboutis par l'irruption des colonisés de l'intérieur sur la scène politique, en décembre 1983 », explique Sadri Khiari⁴⁹. Aussi douloureux que cela ait pu être ressenti par les écorchés du drapeau et les thuriféraires d'une France éternelle et gauloise, le message était clair : la France ne sera plus jamais comme dans les films de Fernandel. Notre présence sur le sol français africanise, arabise, berbérise, créolise, islamise, noirise la fille aînée de l'église, jadis blanche et immaculée, aussi sûrement que le sac et le ressac des flots polissent et repolissent les blocs de granit aux prétentions d'éternité. Nous transformons la France. Dit autrement, elle s'intègre à nous. Dit autrement, nous participons à l'élaboration de la norme identitaire et par là de la remise en cause du pacte républicain qui est aussi un pacte national-racial. Nous devenons des acteurs politiques. Et notre existence menace le pouvoir. Nous ne le savions pas. Mais nous étions dangereux. Dangereux mais tellement inoffensifs. Oui, inoffensifs parce qu'amnésiques. Nous avons été grisés par nos victoires, ces indépendances héroïques que nous avons arrachées au prix de fleuves de sang. Ce sang valait liberté à vie, pensions-nous. Dorénavant, il ne fallait se battre *que* pour l'égalité. Aujourd'hui, c'est risible parce que nous commençons à comprendre que nous sommes insolubles dans l'identité blanche et chrétienne mais aussi parce que le projet égalitariste n'est qu'un projet intégrationniste qui ambitionne de faire de nous des Français « comme les autres » dans le cadre de la nation impérialiste. La page a été tournée trop précipitamment au point de nous auto-déraciner de notre histoire des luttes et du tiers-monde. « Toute révolution est accompagnée d'une contre-révolution. C'est quasiment une loi de l'histoire⁵⁰. » Le colonialisme s'est métamorphosé, il s'est adapté et il a continué à déployer ses

tentacules. De nouveaux mots ont surgi : « aide au développement », « aide humanitaire », « droit d'ingérence », « touche pas à mon pote »... Nous étions à peine en train de digérer nos victoires que déjà nous étions bercés par les mots de la soft idéologie.

Que n'avions-nous écouté le père de « Georgette » :

— Tu rigoles, ma fille... Mais t'ignores c'qui t'attend ! Si tu m'écoutes, j'te préviens... Y'avait un militaire du nom de son père : Bendaoud. C'était quelqu'un de la riche famille. Il a fait les études et il est rentré dans l'armée jusqu'au grade de colonel. Un jour, y'avait l problème dans son travail avec un soldat du nom de son pays : Lefrançois. Tous les deux, l'un en face l'autre, ils ont passé devant l'tribunal militaire. Et l'tribunal, il a donné raison au soldat. L'colonel, il croit pas ses yeux : comment ça s'fait on lui donne tort ? C'est lui l'colonel ou pas ?

— Et après ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a suicidé... Voilà ma p'tite biquette si tu comptes sur leur parole. Voilà c'qui t'arrive si tu cherches après eux qu'y t'regardent⁵¹.

Ce que dit le père de « Georgette », c'est ce que les Antillais savent intimement depuis quatre siècles. Ils sont « Français » depuis quatre cents ans mais il suffira d'une seule génération à tout Italien, Portugais ou Polonais pour devenir un *vrai* Français alors que cette dignité sera toujours refusée dans les faits aux anciens déportés africains qui restent relégués dans l'Hexagone ou dans ces poussières d'empire que sont les Caraïbes, comme s'ils étaient des stagiaires à vie. Trop métis, pas assez blancs. Ce que dit le père de « Georgette », c'est ce que les harkis et leurs enfants ont expérimenté dans la douleur et ce avec quoi ils se sont débattus jusqu'à aujourd'hui. Quelle qu'ait pu être leur adhésion au projet de l'Algérie française (volontaire ou contrainte), les harkis ne sont jamais devenus français, luxe que seuls les Européens pouvaient se payer. L'histoire ne ment pas. L'homme du 18 juin les a abandonnés et livrés désarmés aux indépendantistes algériens. Quant à la métropole, elle les a parqués dans des réserves avec leurs enfants. Trop arabes pour être français. Trop indigènes pour être blancs. Ce que dit le père de « Georgette », c'est que si les harkis qui se sont sacrifiés pour l'idée de France n'ont pas réussi à devenir blancs, que leurs enfants n'ont à ce jour jamais

été « intégrés », qu'en sera-t-il de nous ? Ce que dit le père de « Georgette », c'est qu'entre les Blancs et nous, il y a la race. Elle est constitutive de cette république. Elle se dressera toujours entre nous. Si nous devons en réchapper, ce ne sera pas contre mais avec les enfants de harkis. Cela suppose qu'ils identifient la république coloniale comme leur principal bourreau et que nous en fassions autant les concernant. Le problème harki ne sera jamais un problème algérien. Il a une nationalité. Celle du général de Gaulle.

Frères, vous souvenez-vous que le leader de la Marche était fils de harki ? Oui ? Dans ce cas, poursuivons.

Les partisans du Black Power parlent : « L'absence totale de pouvoir engendre une race de mendiants⁵². » C'est ce que nous sommes et ce que nous resterons si nous ne nous décidons pas à prendre le parti de nous-mêmes, à penser le pouvoir, la stratégie et les moyens de l'atteindre. Nous serons des mendiants tant que nous ne nous déciderons pas à rompre avec nos tuteurs, ceux qui décident pour nous, sans nous et contre nous. Nous serons des mendiants tant que nous accepterons comme universels les clivages politiques qui divisent le monde blanc et au travers desquels ils envisagent les conflits sociaux et les luttes que ceux-ci engendrent. Nous serons des mendiants, tant que nous resterons prisonniers de leur philosophie, de leur esthétique et de leur art. Nous serons des mendiants tant que nous ne remettrons pas en cause leur version de l'Histoire. Assumons la rupture, la discorde, la discordance. Gâchons le paysage et annonçons des temps nouveaux. Décidons de ne pas les imiter, d'inventer et de nous sourcer ailleurs. Ils nous disent 1789. Répondons 1492 !

Adoptons le point de vue des Indiens d'Amérique. Que nous disent-ils ? Contrairement aux gauches blanches qui expliquent le monde à partir de ce qu'elles appellent l'expansion capitaliste de l'Europe vers les Amériques, les Indiens disent que ce n'est pas seulement un système économique qu'ils ont vu déferler sur eux, mais une globalité caractérisée par le capital, la domination coloniale, l'état moderne et le système éthique qui leur est associé, c'est-à-dire une religion, une culture, des langues. En d'autres termes, en 1492, ce qui s'impose aux Amériques, c'est moins un système économique qu'une civilisation : la Modernité⁵³. Ils nous disent : expansion

capitaliste donc lutte des classes sociales, nous répondons : expansion coloniale donc lutte des races sociales.

Les mots. Il y a leurs mots. Et il y a nos mots. Nos mots ont des vertus magiques. Ils nous déshypnotisent et nous délivrent des héritages venimeux.

« Indigène ». « Blanc ». « Race sociale ». « Champ politique blanc ». « Colonialité du pouvoir ». « Puissance indigène ». « Majorité décoloniale ».

Nous qui nous engageons dans la lutte décoloniale n'avons jamais été aussi libres que depuis que ces mots sont venus nous trouver. Depuis, nous savons qui nous sommes, où nous nous situons, nous connaissons nos faiblesses, nous savons notre force. Nous sommes des *indigènes de la république*. Nous régnons sur un territoire politique que nous avons conquis par effraction. Depuis, nous suscitons haine, violence, crainte ou respect. Mais du paternalisme jamais. Personne n'ouvre le bec pour nous parler d'intégration. Et par intuition, on tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de s'adresser à nous. Oh, il y a toujours une beauferie prête à s'échapper d'une bouche aventurière ou pas bien dressée. Mais en notre présence, préjugés et paternalisme se font petits. Quand nous avançons, ils s'éloignent. Se déclarer indigène est une victoire contre l'indigénat. Mais elle est d'abord une victoire contre soi et contre son propre narcissisme. Malcolm n'a-t-il pas jeté le nom « Little » pour lui substituer celui de « X », preuve de son intransigente lucidité ? La paresse – ou le confort – nous fait préférer « Black is beautiful ! ». Pourquoi pas ? Mais pourquoi ne pas brûler cette étape ? D'autres l'ont fait avant nous, d'autres l'ont fait *pour nous*. Toutes ces fleurs qui jonchent notre sol, cueillons-les. Bien sûr que Black, Arab, Muslim, Roma is beautiful. C'est une étape de notre conscience mais « black is – d'abord – political ». Tout comme « indigène ». Ce sont des mots qui disent : « Nous ne voulons plus jouer *votre* jeu. Désormais, nous jouerons le *nôtre*. »

Mais ce jeu sera politique ou ne sera pas.

Indigènes de la république, nous le sommes en France, en Europe, en Occident. Pour le tiers-monde, nous sommes blancs. La blancheur n'est pas une question génétique. Elle est rapport de pouvoir. Déjà, les frères que nous avons abandonnés là-bas nous regardent d'un œil

oblique. Nous ne pourrions plus nous cacher longtemps derrière notre doigt. Nous devons assumer notre part du crime. Dit de manière euphémisée, notre intégration. Certes, notre histoire, nos attaches nous rendent plus sensibles à la cause du tiers-monde, plus spontanés d'autant que notre sort ici dépend de celui des peuples du Sud auxquels on nous assimile. Mais une part de nous-mêmes s'est embourgeoisée et défend ses petits privilèges d'indigènes aristocrates contre ces pouilleux de « blédards » qui forcent les portes de l'Europe et qui nous font honte. Nous sommes complices de l'exploitation du Sud. Fort heureusement, sous ces cieux, on ne nous aime pas. Il n'y a aucun avenir ici pour les « colonels Bendaoued ». Et si nous profitons du racisme pour inventer des territoires politiques nouveaux ? Et si nous profitons de l'« échec de l'intégration » ? Oserais-je dire qu'il faut même en tirer satisfaction ? Le territoire de nos oppresseurs lui-même est mouvant. Lorsque la nation devient exsangue, ils inventent l'Europe, et lorsque l'Europe elle-même est exsangue, ils trouvent refuge dans la blancheur chrétienne qui fait office de géographie politique et qui s'étire jusqu'aux États-Unis et à l'Australie. S'il fallait imiter les Blancs, c'est l'occasion ou jamais. Se déployer au-delà des frontières de la Nation, aller chercher nos solidarités en Angleterre, aux États-Unis, au Portugal ou en Australie. Car avec les sujets coloniaux des métropoles coloniales nous formons ce groupe des damnés de l'intérieur, à la fois victimes et exploités. Il serait malséant de nous confondre avec le grand Sud car il y a objectivement conflit d'intérêts entre eux et nous, ne serait-ce qu'à cause de la redistribution partielle du pillage mais aussi parce que nos vies sont plus protégées, que des armées étrangères ne font pas la loi chez nous et que nous n'avons pas de bombes qui nous tombent sur la tête. Je n'ai pas de leçons à leur donner, mais les peuples du Sud doivent cesser de regarder vers le Nord et privilégier des alliances Sud/Sud. S'il est vrai que les conflits d'intérêts, fractures et divisions (entre États-nations, ethniques, religieux, de genre, de couleur) sont nombreux chez eux, il existe une unité de condition de la majorité des peuples du Sud qui subissent une double violence : celle militaire, politique, économique et culturelle de l'Occident et celle autoritaire et dictatoriale de leurs propres gouvernants. Quant à nous, nous formons une unité historique et sociale dans le Nord. Il ne tient qu'à nous d'en faire une unité politique.

« Mais, dira-t-on, cette unité brisée, on peut imaginer que le peuple colonisé puisse la reconstituer et intégrer ses nouvelles expériences, donc de nouvelles richesses, dans le cadre d'une nouvelle unité qui ne sera pas l'unité ancienne mais qui sera cependant une unité⁵⁴. »

Renouer avec Bandung et recréer une espèce de Tricontinentale à l'intérieur de l'Occident ? J'en vois déjà qui ricanent et parlent de cinquième colonne. Laissons-les à leurs sarcasmes et concentrons-nous sur notre horizon. Qui mieux que nous peut devenir force de proposition ? Qui mieux que nous peut contraindre, par le jeu des rapports de force, les Blancs antiracistes et anti-impérialistes à combattre les politiques impérialistes et néolibérales de leur pays, aider à décoloniser leurs organisations et renoncer à dicter la meilleure façon de lutter ? Qui mieux que nous peut créer les conditions de grandes alliances entre les tiers-peuples d'Occident et le prolétariat blanc pour résister à la tiers-mondisation de l'Europe ? L'ensemble de cette démarche pourrait s'apparenter à une *division internationale du travail militant* : sur le plan national, un internationalisme domestique, et sur le plan international, un internationalisme décolonial pour contenir les effets dévastateurs de la crise du capitalisme qui est aussi une crise de civilisation et participer à la transition vers un modèle plus humain, tout simplement.

Pour en arriver là, il faudra nous défaire de notre idéologie spontanée : l'intégrationnisme.

« Tout jeune Noir américain qui écrit se cherche et s'éprouve, et quelquefois, au centre de lui-même, en son propre cœur, rencontre un Blanc qu'il doit anéantir⁵⁵. »

C'est un frère blanc qui parle. Jean Genet. Il a raison mais pourquoi nous dit-il cela ? Serait-ce de la pure philanthropie de sa part ? écoutons-le attentivement. Il nous implore. Il nous demande de l'aide. Anéantir le Blanc qui est au centre de nous-mêmes c'est anéantir le Blanc au centre de lui-même. Il sait que nous sommes les seuls à

pouvoir l'en débarrasser. Ce que les partisans du Black Power savaient déjà :

« Notre situation est la suivante : la conscience impuissante rejoint le pouvoir inconscient et menace de ce fait les fondations mêmes de notre nation⁵⁶. »

La folie des Occidentaux se retournera fatalement contre eux – sous la forme de la violence économique ou terroriste. Les grands pontes de l'Europe des marchés n'ont pas hésité à congédier la Grèce comme on congédie un vulgaire laquais. Ils amorcent avec une tranquillité déconcertante la tiers-mondisation de ce qu'ils considèrent comme le berceau de leur civilisation et, par là, de toute l'Europe. Aussi, notre mission (civilisatrice ?) ne sera pas achevée si nous ne répondons pas à la supplication de Genet. Anéantir ce Blanc au fond de nous, c'est le libérer lui, c'est préparer le « *grand remplacement* », l'Humain en lieu et place du Blanc, l'Humain en lieu et place du Noir. La dignité de Genet est en jeu. Entendons-nous sa supplication ?

Mais qu'offrir aux Blancs en échange du « salaire de la blancheur » ? C'est une question ouverte à laquelle Genet ne répond qu'à moitié. Lui se savait libéré par notre combat, mais la plupart des Blancs, qui feront des calculs à très court terme, se sentiront menacés. Pour notre malheur, le développement d'une force décoloniale renforcera les franges les plus racistes et les plus réactionnaires. Elles seront même galvanisées. Les forces nationalistes y verront la confirmation de leurs fantasmes et nous instrumentaliseront pour renforcer la résistance blanche en surfant sur la peur et l'imaginaire colonial disponible et vivace. Il faudra anticiper ce moment car le reste du champ politique blanc, dans lequel se trouvent nos alliés, déploiera alors toutes ses forces pour nous intimider. Ils diront : « Vous faites le jeu du FN. Vous porterez toute la responsabilité de ses progrès électoraux. » Ce chantage sera permanent mais il faudra tenir et répondre sans scrupule :

« Vous faites le jeu du FN si vous ne faites pas une fois pour toutes le choix des quartiers populaires et de l'immigration. Vous porterez toute la responsabilité des avancées de l'extrême droite. Nous ne ferons aucune concession. Ce sera le paradis ou l'enfer pour tous. »

Nous marcherons alors sur un fil car la menace sera réelle. Notre action va-t-elle renforcer le champ politique blanc ou au contraire réussirons-nous à le briser et à construire une majorité décoloniale ? À nous de trouver l'« offre » convaincante. Celle-ci doit contenir au moins une promesse : la paix. Sûrement le bien le plus précieux mais seront-ils assez conscients pour en faire leur principal objectif politique ? C'est un pari. Mais s'ils s'obstinent à trafiquer ce mot, à le corrompre et à le perdre dans les marécages de la mauvaise foi ou de la bonne conscience, alors ils seront responsables de tout ce qui leur arrivera car comme nul ne l'ignore : pas de justice, pas de paix. La partie se jouera à deux et si nous ne sommes pas unis dans la victoire, nous le serons dans la défaite.

C'est maintenant que me revient ce souvenir rapporté par Fatouche Ouassak :

« Ma mère, avec beaucoup de recul et d'humour, me racontait que lorsqu'elle m'accompagnait à l'école, j'essayais de retirer ma main de la sienne, car à mesure que l'école et la maîtresse devenaient visibles, elle percevait que j'avais honte d'elle, de ses vêtements aux couleurs criardes, de son foulard, de son français teinté d'arabe... Et elle me serrait encore plus la main jusqu'à ce que l'on soit à destination, poussant même parfois jusqu'à parler à la maîtresse⁵⁷. »

DIGNITÉ. Ce mot, dignité, je ne saurais le définir précisément. Mais elle, la dignité, je sais la reconnaître quand je la rencontre. Elle est dans ce rapport entre une mère et sa fille et dans le fluide qui a permis à la fille d'en tirer les enseignements et d'apprendre à regarder les Blancs droit dans les yeux. Elle est conscience de soi et elle est conscience de l'autre, de la finitude de ces deux pôles antagoniques que viendra réconcilier la mort.

La dignité, elle est dans notre faculté à distinguer les étoiles des paillettes. Tous ces artifices dont s'affublent les Blancs pour maintenir la distance et nous subjuguier. Elle est dans cette repartie implacable de Zhou Enlai* lorsqu'un journaliste français lui demande : « Quel est selon vous l'impact de la révolution française ? » La réponse, cruelle, de celui qui reconnaît les étoiles : « Il est trop tôt pour le dire. »

La dignité, c'est se savoir responsable pour un, pour dix, pour mille. C'est notre capacité à nous aimer et à aimer cet Autre, cet

irresponsable, à l'empêcher de déployer sa folie plus encore et avec lui sauver ce qui reste à sauver de ce pauvre monde.

La dignité, qui peut la dire mieux que Malcolm X ?

« J'aime tous ceux qui m'aiment. Mais je peux vous assurer que je n'aime pas ceux qui ne m'aiment pas. »

La dignité ? Simple comme l'amour révolutionnaire. Là, nos ailes nous poussent, et on s'envole.

* Premier Premier ministre de la République populaire de Chine en poste à partir de 1949, sous Mao Zedong.

Allahou akbar !

« Dieu est mort, Marx est mort, et moi-même je ne me sens pas très bien. »

Woody Allen

« Allah est beau et aime ce qui est beau^{}. »*

*« Il n'y a de dieu que Dieu^{**}. »*

« Nous avons éteint dans le ciel des étoiles qu'on ne rallumera plus⁵⁸. » Il s'est trouvé des humains pour se vanter de ce crime. Du désenchantement du monde et de leur conflit avec l'église dont ils tirent une vérité universelle, les Français ne sont pas peu fiers. Ils ont tué Dieu, décrété la fin de l'Histoire et porté aux nues la Raison qu'ils qualifient d'« humaine » par fausse modestie mais qu'ils pensent ontologiquement française. Car la Révolution française est mère de toutes les révolutions modernes. Elle préfigure la république contre l'ordre monarchique, elle offre la Déclaration des droits de l'homme à l'humanité et consacre son caractère universel. Elle annonce la sécularisation de la société qui évoluera en hyper sécularisation (par l'action conjuguée de l'anticléricalisme, sûrement justifié dans le contexte de l'époque, du capitalisme et de la raison d'état), faisant table rase de toute transcendance, au point que laïcité finit par se confondre avec impiété collective et neutralité de l'état avec athéisme d'état qui pourtant est une croyance comme une autre. Ainsi, lorsqu'un Français blanc croise le chemin d'un Français musulman, ce n'est pas tant un ami ou un ennemi qu'il rencontre mais une énigme. Qui est cet humain qui s'entête à se prosterner cinq fois par

jour dans des postures dégradantes, jeûne un mois durant sous des températures parfois caniculaires, dérobe corps et chevelure aux regards concupiscent et cotise mois après mois, année après année pour construire une mosquée dans la ville où grandiront ses enfants plutôt que verser son obole aux Restos du cœur ? Qui est cette créature insensée à qui on a offert les Lumières sur un plateau d'argent mais qui s'obstine à se tourner vers La Mecque tel un tournesol que seul le soleil peut subjugué ?

Cette créature sait quelque chose qui échappe à la Raison blanche. D'instinct, parce qu'elle aussi reconnaît les étoiles, elle n'accorde aucune confiance au mythe de la Modernité qui fait des promesses mais n'en tient aucune. Ses cicatrices, du temps béni des colonies, saignent toujours. Elle sait comme personne la fragilité du moderne et la solidité de l'archaïque. Et lorsqu'elle investit, elle ne mobilise pas une raison abstraitement universelle mais la sienne, celle qui lui est propre et procède de son expérience et de sa condition.

Nous vivons un moment négatif. Tout semble mourir. C'est la fin des grands récits et projets émancipateurs. Plus qu'une crise de perspective, nous assistons à un effondrement moral, une crise du sens, une crise de civilisation qui se confond avec une crise de la conscience occidentale. Et qui, de plus en plus, ressemble à un suicide. Au marasme et à la disparition des utopies politiques et de toutes formes de « religions civiles » (qui peuvent occuper l'espace du religieux quand celui-ci se fait rare), l'indigène oppose ainsi sa propre rationalité. Cette hypothèse est partagée par Ashis Nandy :

« Pourquoi devrions-nous adopter les priorités et les hiérarchies de l'Occident ? Vos succès au xx^e siècle sont-ils si éclatants ? La Seconde Guerre mondiale, les génocides, la destruction de l'environnement, et que suivra-t-il encore ? Voilà les effets d'une civilisation "moderne" qui a privilégié l'individu sur la métaphysique, l'Histoire sur l'éternité, le progrès sur la tradition, les valeurs viriles sur la sensibilité. [...] Dans la suite logique de cette merveille de la technologie moderne nommée Seconde Guerre mondiale, et peut-être de cette confrontation des cultures nommée Vietnam, il est devenu évident que la pulsion de domination sur les hommes n'était pas le simple sous-produit d'une économie politique viciée mais venait aussi d'une vision du monde convaincue de la supériorité absolue de

l'homme sur le non-humain et le sous-humain, du masculin sur le féminin, de l'adulte sur l'enfant, de l'historique sur l'anhistorique, du moderne ou du progressiste sur le traditionnel ou le sauvage. Il est apparu de plus en plus clairement que les génocides, les désastres écologiques et les ethnocides n'étaient que l'envers de technologies psychopathes et de sciences corrompues mariées aux nouvelles hiérarchies laïques responsables d'avoir réduit de grandes civilisations à un ensemble de rites vides. Les vieilles forces de violence et de cupidité en l'homme, reconnaît-on aujourd'hui, ont simplement trouvé une nouvelle légitimité dans les doctrines du salut laïc, dans les idéologies du progrès, de la normalité et de l'hyper-virilité, ainsi que dans les théories de la croissance cumulative de la science et de la technologie⁵⁹. »

J'ai souvent entendu cette phrase : « l'immigré est une chance pour la France » prononcée par des humanistes qui, face à l'extrême droite, tentent de démontrer – assez futilement – l'utilité de l'immigré. Cette « utilité » est économique le plus souvent. L'immigré paie ses impôts, consomme en France et crée des richesses. Vraiment ? Et s'il avait une autre utilité ? Celle, par exemple, de transporter avec lui et de conserver la mémoire des sociétés solidaires, où la conscience collective est forte et où chacun se sent responsable du groupe. Celle de résister à l'atomisation de la société, à l'individualisme forcené. Celle de protéger l'individu contre la vie nue, en lieu et place du « chacun pour soi ». On aura tout dit de l'islam et du « communautarisme » sauf cette évidence aveuglante qui en est pourtant le fondement. Nos sages ne disaient-ils pas : « Que Dieu nous préserve du mot je » ? Par fidélité à cet adage, l'immigré a fait ce qu'il a pu pour en préserver le sens ultime dans une France qui exalte le « je » libéral, consommateur, jouisseur. Un « je » qui sert de moteur au marché et écrase tous les « nous » velléitaires, à commencer par le « nous » des postcoloniaux opportunément stigmatisé comme tribal. Contrairement aux élites de ce pays, bourgeoises, arrogantes et cyniques, l'immigré a l'expérience du prolo blanc. Il le connaît. Il sait comment il a été livré, désarmé, privé de Dieu, du communisme et de tout horizon social, au grand capital. Ce regard douloureux qui assiste au délitement de sa famille, de ses solidarités et de ses espoirs, maintes fois, il l'a croisé, l'immigré. Il est même possible qu'il ait pu y lire parfois comme une triste

confession. « Vous au moins, il vous reste quelque chose à quoi vous raccrocher. » Oui. De sa foi, l'indigène tire sa puissance. L'immigré est un homme politique qui s'ignore. Il est un guide. Ses intuitions sont puissantes et son instinct de survie aiguisé. Aux mirages d'une civilisation qui a enfanté l'homme nucléaire, aux deux sens du terme, de là où il se situe, de là où il a été assigné – la place de l'Autre radical –, à celui qui prétend concurrencer Dieu, il répond : *Allahou akbar !*

Et il ajoute : *Il n'y a de Dieu que Dieu*. En islam, la transcendance divine ordonne l'humilité et la conscience permanente de l'éphémère. Les vœux, les projets de ses fidèles ne sont-ils pas tous ponctués par « in cha Allah^{***} » ? Nous commençons un jour et nous finissons un jour. Seul le Tout-Puissant est éternel. Personne ne peut lui disputer le pouvoir. Seuls les vaniteux le croient. De ce complexe de la vanité, sont nées les théories blasphématoires de la supériorité des Blancs sur les non-Blancs, de la supériorité des hommes sur les femmes, de la supériorité des hommes sur les animaux et la nature. Nul besoin d'être croyant pour interpréter cette philosophie d'un point de vue profane. Croyants ou pas, c'est une sagesse tout à fait « rationnelle » et endossable par tous. Juste au moment où cette vanité atteint son point paroxysmique, où l'homme nucléaire a épuisé la terre, asphyxié l'air et pollué les mers, et au moment où la nature se venge de cette maltraitance, il est des victimes de cet ordre impitoyable pour le rappeler à la face du monde : *Allahou akbar !* Un point de vue universel – enfin ! – entendu par d'autres « Autres radicaux », les Indiens Hopis :

« Et la voie du Grand Esprit est devenue difficile à voir pour presque tous les hommes, et même pour beaucoup d'Indiens qui ont choisi de suivre la voie de l'homme blanc. Aujourd'hui, les terres sacrées où vivent les Hopis sont profanées par des hommes qui cherchent du charbon et de l'eau dans notre sol, afin de créer plus d'énergie pour les villes de l'homme blanc. On ne doit pas permettre que cela continue. Sans quoi notre Mère la Nature réagirait de telle manière que presque tous les hommes auraient à subir la fin qui a déjà commencé⁶⁰. »

Mais ce cri – *Allahou akbar !* – terrorise les vaniteux qui y voient un projet de déchéance. Ils ont bien raison de le redouter car son

potentiel égalitaire est réel : remettre les hommes, tous les hommes, à leur place, sans hiérarchie aucune. Une seule entité est autorisée à dominer : Dieu. Ce pouvoir n'est permis à aucune autre, ni contre ses semblables, ni contre Dieu. Ainsi, les Blancs rejoignent leur place aux côtés de tous leurs frères et sœurs en humanité : celle de simples mortels. On peut appeler ça une utopie et c'en est une. Mais réenchanter le monde sera une tâche ardue. Car absorber la misère, répondre au désespoir et à la faillite des idéaux est un fardeau trop gros pour un « tiers-peuple » fragilisé, précaire et inorganisé. Réenchanter le monde est un défi trop lourd pour une communauté qui, à défaut de résoudre la crise économique, en limite les dégâts en tentant de résorber la crise du sens. Le pari est en partie gagné. Peu le savent mais l'islam a sauvé plus d'une âme – de la prison, de la drogue, du suicide – et en a guidé plus d'un sur le chemin de la résistance. Respect. Mais le gros reste à faire et toutes les autres utopies de libération seront les bienvenues d'où qu'elles viennent, spirituelles ou politiques, religieuses, agnostiques ou culturelles tant qu'elles respectent la Nature et l'humain qui n'en est fondamentalement qu'un élément parmi d'autres.

Si les impasses sociales, les horizons bouchés couplés à la désacralisation de l'univers social plongent une partie de la jeunesse blanche dans les mouvements exacerbant les nationalismes européens et chrétiens, une petite partie de la jeunesse des quartiers, elle, s'abîme dans un romantisme guerrier où sont exaltés l'autoritarisme et le sacrifice au nom d'une cause qui a l'apocalypse pour horizon. Cela se produit au détriment d'une vision politique qui pense les systèmes et ne renonce pas à la complexité. Une pensée dans laquelle l'« Occident » est une catégorie historique et jamais une essence. Il en va de même pour tous les groupes humains formant l'humanité dont les choix en contexte sont dialectiques et mouvants. Or, les groupes en quête de plénitude et de vérité absolue ont cela en commun qu'ils s'inventent des ennemis imaginaires (qui sont souvent des groupes sociaux déterminés) et rarement des systèmes. Dans cet univers infra-politique, ils sont les héros d'une épopée grisante en lieu et place de citoyens respectés qu'ils rêvent d'être et d'indigènes qu'ils refusent de rester. C'est le produit marginal mais significatif de la dépolitisation progressive de la jeunesse des quartiers programmée

par la social-démocratie. Au bout de cette logique, apparaissent les monstres. Il y a cinquante ans, James Baldwin s'en inquiétait déjà.

« Qu'advient-il de toute cette beauté ? Car les Noirs, même si certains d'entre nous, Noirs et Blancs, ne le voient pas encore, sont très beaux. Et lorsque assis à la table d'Elijah [...] nous parlions de la vengeance de Dieu – ou d'Allah – je me demandais : et quand cette vengeance sera consommée qu'advient-il alors de toute cette beauté ? Je sentais aussi que l'intransigeance et l'ignorance du monde blanc rendraient peut-être inévitable cette vengeance [...], une vengeance historique, cosmique fondée sur la loi que nous reconnaissons lorsque nous disons : “Tout ce qui s'élève doit redescendre⁶¹.” »

Malcolm X, devenu Malek El-Shabazz, a été tué parce qu'il était beau.

« Je n'ai jamais haï personne. » Ces quelques mots dans sa bouche font l'effet d'une bombe. « Le chantre de la Black Pride ne hait plus les Blancs », titrent les journaux. Mais le doute ne se dissipe pas. Je souris avec lassitude. Les médias américains projettent sur lui leur propre pathos. Pourtant, la littérature noire est là pour les éduquer et les guérir. Que ne se baissent-ils pas pour ramasser ce que tant de générations de Noirs leur ont offert comme poésie et spiritualité ?

« Nous parlâmes des Blancs. Ils sont enfants de Dieu tout comme nous, dit-il. Même s'ils n'agissent plus beaucoup selon la loi divine. Dieu nous le dit nettement. Nous devons les aimer, pas de *si*, de *et* ni de *mais*. Voyons, si nous les détestions, nous nous rabaïsserions à leur niveau [...]. Et cependant, on n'échappe pas à la vérité, fit-il remarquer. Si l'on cessait de les aimer, c'est alors qu'ils seraient les vainqueurs.

– Comment cela ?

– Ils auraient achevé la destruction de notre race, d'une manière certaine. Ils nous auraient fait toucher le fond⁶². »

Malcolm X a donc été tué parce qu'il était beau. Il refusait la destruction de sa race. L'idée que Malcolm ait pu haïr les Blancs est méprisante. Malcolm ne ment pas. Il n'a aucune raison de mentir. La

haine l'aurait fatalement fait basculer dans le monde des Blancs. était-ce là l'ambition d'une vie ? Imiter son ennemi. Haïr. Sont-ils sérieux ces médias lorsqu'ils l'accusent de n'être que le reflet inversé de ce qu'ils sont ? Sont-ils aveugles ? Ne sont-ils pas émus par sa beauté ? Malcolm ne hait point les Blancs. Il hait le pouvoir blanc. C'est pourquoi il a employé sa courte vie à *faire redescendre tout ce qui s'élève*. Car que font ces Blancs au-dessus de sa tête, à s'essuyer sur lui, à le piétiner alors que leur destin tel qu'enseigné dans la Bible, leur propre Livre, est de *redevenir poussière* ?

Malcolm est un moment. Il est un temps. Il est ce moment juste avant la haine. Il la prévient. Comme Baldwin il craint pour la beauté des Noirs. La haine raciale, n'est-ce pas un sentiment blanc ? Sommes-nous prêts à brader notre beauté ? Allons-nous chavirer ? Il redoute la vengeance mais il sait que le moment venu, il ne la condamnera pas. N'a-t-il pas consacré la moitié de sa vie à prévenir ? Aime-t-il les Blancs ? Non, ils ne le méritent pas mais il crée les conditions de cette possibilité. C'est ce qu'il faisait encore le jour de sa mort. Il tentait de *faire redescendre tout ce qui s'élève*. Vengeance ou révolution ? Il répond, révolution. Malcolm est assassiné lors d'un meeting. Il est mort au combat. Malcolm X est un soleil. Sa beauté rayonne. Elle nous irradie. Black is so beautiful lorsque le combat consiste à faire redescendre ceux qui commettent le sacrilège de s'élever au niveau de Dieu.

De la beauté, de la poésie et de la spiritualité, c'est ce qui manque le plus cruellement à nos sociétés modernes et sèches.

Les Blancs savent bien que leur société est sèche. Ils se savent égoïstes et individualistes. Et ils en souffrent. Mais ils manquent d'imagination pour penser d'autres horizons. Parce qu'ils n'ont plus de mémoire. Ils ont oublié ce qu'ils étaient avant d'avoir été engloutis par la modernité. Ils ne se souviennent plus du temps où ils étaient solidaires et où ils avaient encore des cultures, des chants, des langues régionales, des traditions. Nous, c'est un peu différent. Devant l'adversité, nous conservons cette mémoire. D'où notre attachement à la famille et à la communauté. Mais comme eux, nous sommes aspirés. Et bientôt, comme eux, nous remplacerons le mot « solidarité » par celui de « tolérance » et tous ces mots effrayants qui glacent le sang. La dissolution de nos identités en témoigne. Il n'y a pas si longtemps, nous savions définir un Africain, un Algérien, un

Musulman. Notre avis était tranché. Aujourd'hui, tout se brouille. Que veut dire « Africain » lorsque le continent assiste impuissant à la fuite de ses cerveaux ? Que veut dire « Algérien » après une guerre civile qui a fait plus de 200 000 morts ? Que veut dire « Musulman » quand La Mecque est sous la tutelle des Séouds et l'islam menacé de macdonaldisation ? Que veut dire « Français » quand le peuple est dépossédé de sa souveraineté au profit des puissances d'argent ? Que veut dire « Européen » quand les peuples d'Europe n'ont pas bougé un doigt pour sauver la Grèce ?

Quant à moi, qui suis-je ? Moi qui ne sais faire ni la kesra^{****}, ni le makroud de ma mère ? Cette kesra que nos grands-mères préparaient clandestinement au péril de leur vie pour ravitailler les combattants de l'indépendance, cette kesra qui a nourri deux générations de travailleurs immigrés, cette kesra qui ne quittait pas la table du ftour pendant le ramadan et grâce à laquelle nous nous savions différents. Différents de ceux qui mangeaient la baguette mais avec qui nous la partageons volontiers ? Ce que je suis ? Je le sais... Une femme moderne et intégrée qui ne sait pas faire la kesra et à qui on a appris la fierté de trahir sa mère.

Mais trêve de larmes et de regrets. Le passé n'est plus. Nous sommes la somme de nos lâchetés et de nos résistances. Nous serons ce que nous aurons mérité d'être. C'est tout. Ce qui est vrai pour nous tous, Blancs ou Noirs. C'est là que se posera la question du grand NOUS. Le Nous de notre rencontre, le Nous du dépassement de la race et de son abolition, le Nous de la nouvelle identité politique que nous devons inventer ensemble, le Nous de la majorité décoloniale. Le Nous de la diversité de nos croyances, de nos convictions et de nos identités, le Nous de leur complémentarité et de leur irréductibilité. Le Nous de cette paix que nous aurons méritée parce que payée le prix fort. Le Nous d'une politique de l'amour, qui ne sera jamais une politique du cœur. Car pour réaliser cet amour, nul besoin de s'aimer ou de s'apitoyer. Il suffira de se reconnaître et d'incarner ce moment « juste avant la haine » pour la repousser autant que faire se peut et, avec l'énergie du désespoir, conjurer le pire. Ce sera le Nous de l'amour révolutionnaire.

Alors, commençons par le commencement. Répétons-le autant que nécessaire : *Allahou akbar* ! Détournons Descartes et faisons

redescendre tout ce qui s'élève.

Je pense donc je suis, je suis... une khoroto^{*****}. Ça suffira pour ma tombe.

* Hadith rapporté par Muslim.

** « ... et Mohammed est son prophète » (profession de foi en Islam).

*** Si Dieu veut.

**** Galette de semoule de blé.

***** Du dialecte maghrébin. Qualifie, dans le registre de l'autodérision et de l'humour, un « Arabe » mal dégrossi.

Notes

- [1](#) Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, suivi d'*Entretien avec Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, 1981.
- [2](#) Jean-Paul Sartre, « Préface » à Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961 (rééd. La Découverte, 2001).
- [3](#) Jean-Paul Sartre, « À propos de Munich », *La Cause du peuple/ J'accuse*, n° 29, 15 octobre 1972.
- [4](#) Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1972.
- [5](#) Message adressé à la Ligue française pour la Palestine le 25 février 1948.
- [6](#) « Au procès des amis du Stern : Le problème juif ? Un problème international, déclare Jean-Paul Sartre », *Franc-Tireur*, 14 février 1948, in Noureddine Lamouchi, *Jean-Paul Sartre et le tiers-monde*, L'Harmattan, Paris, 1996.
- [7](#) « état palestinien » pour dire « Israël » à l'époque.
- [8](#) Hillel, 2^e série, n° 7, juin 1949, reproduit dans *Les Écrits de Sartre*, Gallimard, p. 212.
- [9](#) éditorial « Pour la vérité », *Les Temps modernes*, n° 253 bis, juin 67.
- [10](#) Josie Fanon, « À propos de Fanon, Sartre, le racisme et les Arabes », *El Moujahid*, 10 juin 1967.
- [11](#) *Le Nouvel Observateur*, n° 17, 22 novembre 1975.
- [12](#) Entretien avec Jean Genet et Bertrand Poirot-Delpech, réalisé en 1982.
- [13](#) Comme le surnomme Bertrand Poirot-Delpech.
- [14](#) Sadri Khiari, *Pour une politique de la racaille. Immigré-e-s, indigènes, jeunes de banlieue*, Paris, Editions Textuel, 2006.
- [15](#) Quino, *Mafalda*, bande 1766.
- [16](#) En référence au concept de « colonisabilité » de Malek Bennabi.
- [17](#) Charles Baudelaire, « Réversibilité », in *Les Fleurs du mal*.
- [18](#) Entretien, *Le Nouvel Observateur*, avril 1983.
- [19](#) Entretien avec Jean Genet et Bertrand Poirot-Delpech, réalisé en 1982.
- [20](#) Sadri Khiari, *La Contre-révolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy*, Paris, La Fabrique, 2009.
- [21](#) Sadri Khiari, « Internationalisme décolonial, antiracisme et anticapitalisme », colloque « Penser l'émancipation », octobre 2012.
- [22](#) James Baldwin, *La Prochaine Fois, le feu*, Paris, Editions Gallimard, 1996
- [23](#) Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, 1985.
- [24](#) Georges Perec, *Je suis né*, Paris, éditions du Seuil, 1990.
- [25](#) Jules Renard, *Journal*, 1893-1898
- [26](#) Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 2000.
- [27](#) *Ibid.*

- [28](#) Enzo Traverso, *La Fin de la modernité juive*, Paris, La Découverte, 2013.
- [29](#) Carle Torner, *Shoah, une pédagogie de la mémoire*, préface de Claude Lanzmann, Paris, éditions de l'Atelier, 2001.
- [30](#) Rapporté par Enzo Traverso dans *La Fin de la modernité juive*. Rosa Luxemburg, *J'étais, je suis, je serai. Correspondance 1914-1919*, Paris, Maspero, 1977.
- [31](#) Abdelkebir Khatibi, *Vomito Blanco*, Paris, Union générale d'édition, 1974.
- [32](#) Mahmoud Darwich, *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?*, Paris, Actes Sud, 1996.
- [33](#) Voir la formation de Youssef Boussoumah : *Le sionisme expliqué à nos frères et à nos sœurs*, <https://www.youtube.com/watch?v=Xn2DFVj9Xc0>.
- [34](#) Dieudonné, spectacle *Foxtrot*, 2012.
- [35](#) Farida Belghoul, *Georgette*, Paris, Barrault éditions, 1986.
- [36](#) À ce propos, lire Tithi Bhattacharya, « Comprendre la violence sexiste à l'ère du néolibéralisme » <http://revueperiode.net/comprendrela-violence-sexiste-a-lere-duneoliberalisme>
- [37](#) Domenico Losurdo, *Le Péché originel du xx^e siècle*, Condé-surNoireau, Aden, 2007.
- [38](#) Interview croisée, *Essence Magazine*, 1984 : <http://sonofbaldwin.tumblr.com/post/72976016835/triggerwarning-ableist-speech-sexismrevolutionary>
- [39](#) Oy ronk  Oyewumi, *The Invention of Women*, University of Minnesota Press, 1997.
- [40](#) Paola Bacchetta, « Réflexions sur les alliances féministes transnationales », in *Le Sexe de la mondialisation. Genre, classe, race et nouvelle division du travail*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2010.
- [41](#) « This Sexual Assault Victim Didn't Report Her Rape Because She Wanted to Protect Me » http://www.huffingtonpost.com/gordonbraxton/this-sexual-assault-victim_b_5125310.html?utm_hp_ref=fb&src=sp&comm_ref=false
- [42](#) À propos de la notion de sacrifice, lire Houria Bouteldja, *Universalisme gay, homoracialisme et mariage pour tous* : <http://indigenes-republique.fr/universalisme-gayhomoracialisme-et-mariagepour-tous-2/>
- [43](#) *L'Assassinat de Félix Moumié*, réalisé par Frank Garbely, 2005.
- [44](#) El Ghalia, titre original « *Ya tayyra tiri biya* ». Ma traduction.
- [45](#) Nora, titre original « *Manich menna* ». Ma traduction.
- [46](#) Zaidi el Batni, titre original « *Ya Franca, ya Franca* ». Ma traduction.
- [47](#) El Mazouni, titre original « *Nakoul et khobz ou el ma* ». Ma traduction.
- [48](#) El Mazouni, titre original « *Rani Jay* ». Ma traduction.
- [49](#) Sadri Khiari, *La Contrerévolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy*, Paris, La Fabrique, 2009.
- [50](#) Sadri Khiari, *La Contre-révolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy*, Paris, La Fabrique, 2009.
- [51](#) Farida Belghoul, *Georgette*, Paris, Barrault éditions, 1986.
- [52](#) Ecclésiastiques noirs du Conseil National des  glises, *New York Times* du 31 juillet 1966.
- [53](#) Ramon Grosfoguel, « Decolonizing Post-Colonial Studies and Paradigms of Political-Economy : Transmodernity, Decolonial Thinking and Global Coloniality », *Transmodernity : Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World*, vol. 1, né 1 : 1-37, 2011.

- 54 « Culture et colonisation » Aimé Césaire. <http://erudit.org/culture/liberte1026896/liberte1027342/30187ac.pdf>
- 55 Jean Genet, Préface à *Les Frères de Soledad*, Paris, Gallimard, 1971.
- 56 Ecclésiastiques noirs du Conseil national des églises, *New York Times* du 31 juillet 1966.
- 57 Fatouche Ouassak, « Nos parents immigré-e-s, une communauté de destin », *L'Indigène de la république*, n° 2, décembre 2006.
- 58 René Viviani, <http://www.museedeseineport.info/MuseeVirtuel/Salles/Viviani/Viviani.htm>
- 59 Ashis Nandy, *L'Ennemi intime : perte de soi et retour à soi sous le colonialisme*, Paris, Fayard, 2007.
- 60 « Lettre des Indiens Hopis au président Nixon », 1970.
- 61 James Baldwin, *La Prochaine Fois, le feu*, Paris, éditions Gallimard, 1996
- 62 John Howard Griffin, *Dans la peau d'un Noir*, Paris, Gallimard, 1962.

Chez le même éditeur

Giorgio Agamben, Alain Badiou, Daniel Bensaïd, Wendy Brown, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière, Kristin Ross, Slavoj Žižek, *Démocratie, dans quel état ?*

Tariq Ali, *Bush à Babylone. La recolonisation de l'Irak.*

Tariq Ali, *Obama s'en va-t-en guerre.*

Zahra Ali (dir.), *Féminismes islamiques.*

Sophie Auillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérés, Michel Plon, Erik Porge, *Manifeste pour la psychanalyse.*

Bernard Aspe, *L'instant d'après. Projectiles pour une politique à l'état naissant.*

Éric Aunoble, *La Révolution russe, une histoire française. Lectures et représentations depuis 1917.*

Alain Badiou, *Petit panthéon portatif.*

Alain Badiou, *L'aventure de la philosophie française.*

Alain Badiou & Eric Hazan, *L'antisémitisme partout. Aujourd'hui en France.*

Alain Badiou, Pierre Bourdieu, Judith Butler, Georges Didi-Huberman, Sadri Khiari, Jacques Rancière, *Qu'est-ce qu'un peuple ?*

Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize, Christophe

Hanna, Hugues Jallon, Manuel Joseph, Jacques-Henri Michot, Yves Pagès, Véronique Pittolo, Nathalie Quintane, « *Toi aussi, tu as des armes.* » *Poésie & politique.*

Moustapha Barghouti, *Rester sur la montagne. Entretiens sur la Palestine avec Eric Hazan.*

Omar Barghouti, *Boycott, désinvestissement, sanctions. BDS contre l'apartheid et l'occupation de la Palestine.*

Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste.*

Jean Baumgarten, *Un léger incident ferroviaire. Récit autobiographique.*

Mathieu Bellahsen, *La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle.*

Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*

Walter Benjamin, *Baudelaire.* édition établie par Giorgio Agamben, Barbara Chitussi et Clemens-Carl Härle.

Daniel Bensaïd, *Les dépossédés.*

Karl Marx, les voleurs de bois et le droit des pauvres.

Daniel Bensaïd, *Tout est encore possible.* Entretiens avec Fred Hilgemann.

Jacques Bidet, *Foucault avec Marx.*

Ian H. Birchall, *Sartre et l'extrême gauche française. Cinquante ans de relations tumultueuses.*

Auguste Blanqui, *Maintenant, il faut des armes.* Textes présentés par Dominique Le Nuz.

Félix Boggio évangé-épée & Stella Magliani-Belkacem, *Les féministes blanches et l'empire.*

Matthieu Bonduelle, William Bourdon, Antoine Comte, Paul Machto, Stella Magliani-Belkacem & Félix Boggio évangé-épée, Gilles Manceron, Karine Parrot, Géraud de la Pradelle, Gilles Sainati, Carlo Santulli, Evelyne Sire-Marin, *Contre l'arbitraire du pouvoir. 12 propositions.*

Bruno Bosteels, *Alain Badiou, une trajectoire polémique.*

Alain Brossat, *Pour en finir avec la prison.*

Philippe Buonarroti, *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf.* Présentation de Sabrina Berkane.

Pilar Calveiro, *Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine.*

Grégoire Chamayou, *Les chasses à l'homme.*

Grégoire Chamayou, *Théorie du drone.*

Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime.* Préface d'Eric Hazan.

Ismahane Chouder, Malika Latrèche, Pierre Tevanian, *Les filles voilées parlent.*

Cimade, *Votre voisin n'a pas de papiers. Paroles d'étrangers.*

Comité invisible, *À nos amis.* Comité invisible, *L'insurrection qui vient.*

Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*

Alain Deneault, *Offshore. Paradis fiscaux et souveraineté criminelle.*

Raymond Depardon, *Images politiques.*

Raymond Depardon *Le désert, allers et retours*

Propos recueillis par Eric Hazan Yann Diener, *On agite un enfant. L'État, les psychothérapeutes et les psychotropes.*

Cédric Durand (coord.), *En finir avec l'Europe.*

Éric Fassin, Carine Fouteau, Serge Guichard, Aurélie Windels, *Roms & riverains. Une politique municipale de la race.*

Jean-Pierre Faye, Michèle Cohen-Halimi, *L'histoire cachée du nihilisme. Jacobi, Dostoïevski, Heidegger, Nietzsche.*

Norman G. Finkelstein, *L'industrie de l'holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs.*

Joëlle Fontaine, *De la résistance à la guerre civile en Grèce. 1941-1946.*

Charles Fourier, *Vers une enfance majeure*. Textes présentés par René Schérer.

Isabelle Garo, *L'idéologie ou la pensée embarquée*.

Antonio Gramsci, *Guerre de mouvement et guerre de position*. Textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan.

Christophe Granger, *La destruction de l'université française*.

Chris Harman, *La révolution allemande 1918-1923*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza, chroniques 1993-1996*.

Eric Hazan, *Chronique de la guerre civile*.

Eric Hazan, *Notes sur l'occupation. Naplouse, Kalkilyia, Hébron*.

Eric Hazan, *Paris sous tension*.

Eric Hazan, *Une histoire de la Révolution française*.

Eric Hazan & Eyal Sivan, *Un État commun. Entre le Jourdain et la mer*.

Eric Hazan & Kamo, *Premières mesures révolutionnaires*.

Eric Hazan, *La dynamique de la révolte. Sur des insurrections passées et d'autres à venir*.

Henri Heine, *Lutèce. Lettres sur la vie politique, artistique et sociale de la France*. Présentation de Patricia Baudoin.

Hongsheng Jiang, *La Commune de Shanghai et la Commune de Paris*.

Victor Hugo, *Histoire d'un crime*. Préface de Jean-Marc Hovasse, notes et notice de Guy Rosa.

Sadri Khiari, *La contre-révolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy*.

Georges Labica, *Robespierre. Une politique de la philosophie*.

Préface de Thierry Labica.

Yitzhak Laor, *Le nouveau philosémitisme européen et le « camp de la paix » en Israël.*

Lénine, *L'État et la révolution.*

Mathieu Léonard, *L'émancipation des travailleurs. Une histoire de la Première Internationale.*

Gideon Levy, *Gaza. Articles pour Haaretz, 2006-2009.*

Laurent Lévy, « *La gauche* », *les Noirs et les Arabes.*

Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza.*

Frédéric Lordon, *Imperium. Structures et affects des corps politiques.*

Herbert R. Lottman, *La chute de Paris, 14 juin 1940.*

Pierre Macherey, *De Canguilhem à Foucault. La force des normes.*

Pierre Macherey, *La parole universitaire.*

Gilles Magniont & Yann Fastier, *Avec la langue. Chroniques du « Matricule des anges ».*

Karl Marx, *Sur la question juive.* Présenté par Daniel Bensaïd.

Karl Marx & Friedrich Engels, *Inventer l'inconnu. Textes et correspondance autour de la Commune.* Précédé de « *Politique de Marx* » par Daniel Bensaïd.

Albert Mathiez, *La réaction thermidorienne.* Présentation de Yannick Bosc et Florence Gauthier.

Louis Ménard, *Prologue d'une révolution (fév.-juin 1848).* Présenté par Maurizio Gribaudi.

Jean-Yves Mollier, *Une autre histoire de l'édition française.*

Elfriede Müller & Alexander Ruoff, *Le polar français. Crime et histoire.*

Ilan Pappé, *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe.*

François Pardigon, *Épisodes des journées de juin 1848.*

Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique.*

Jacques Rancière, *Le destin des images.*

Jacques Rancière, *La haine de la démocratie.*

Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé.*

Jacques Rancière, *Moments politiques. Interventions 1977-2009.*

Jacques Rancière, *Les écarts du cinéma.*

Jacques Rancière, *La leçon d'Althusser.*

Jacques Rancière, *Le fil perdu. Essais sur la fiction moderne.*

Textes rassemblés par J. Rancière & A. Faure, *La parole ouvrière 1830-1851.*

Amnon Raz-Krakotzkin, *Exil et souveraineté. Judaïsme, sionisme et pensée binationale.*

Tanya Reinhart, *Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948.*

Tanya Reinhart, *L'héritage de Sharon. Détruire la Palestine, suite.*

Mathieu Rigouste, *La domination policière. Une violence industrielle.*

Robespierre, *Pour le bonheur et pour la liberté. Discours choisis.*

Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune.*

Julie Roux, *Inévitablement (après l'école).*

Christian Ruby, *L'interruption. Jacques Rancière et le politique.*

Alain Rustenholz, *De la banlieue rouge au Grand Paris. D'Ivry à Clichy et de Saint-Ouen à Charenton.*

Gilles Sainati & Ulrich Schalchli, *La décadence sécuritaire.*

Julien Salingue, *La Palestine des ONG. Entre résistance et collaboration.*

Thierry Schaffauser, *Les luttes des putes.*

André Schiffrin, *L'édition sans éditeurs.*

André Schiffrin, *Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite.*

André Schiffrin, *L'argent et les mots.*

Ivan Segré, *Judaïsme et révolution.*

Ivan Segré, *Le manteau de Spinoza. Pour une éthique hors la Loi.*

Ella Shohat, *Le sionisme du point de vue de ses victimes juives. Les juifs orientaux en Israël.*

Jean Stern, *Les patrons de la presse nationale. Tous mauvais.*

Syndicat de la magistrature, *Les mauvais jours finiront. 40 ans de combats pour la justice et les libertés.*

Marcello Tari, *Autonomie ! Italie, les années 1970.*

N'gugi wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit.*

E.P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel.*

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

Tiqqun, *Contributions à la guerre en cours.*

Tiqqun, *Tout a failli, vive le communisme !*

Alberto Toscano, *Le fanatisme. Modes d'emploi.*

Enzo Traverso, *La violence nazie, une généalogie européenne.*

Enzo Traverso, *Le passé : modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique.*

Louis-René Villermé, *La mortalité dans les divers quartiers de Paris.*

Sophie Wahnich, *La liberté ou la mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme.*

Michel Warschawski (dir.), *La révolution sioniste est morte. Voix israéliennes contre l'occupation, 1967-2007.*

Michel Warschawski, *Programmer le désastre. La politique israélienne à l'œuvre.*

Eyal Weizman, *À travers les murs. L'architecture de la nouvelle guerre urbaine.*

Slavoj Žižek, *Mao. De la pratique et de la contradiction.*

Collectif, *Le livre : que faire ?*